

PRESS COVERAGE

RETOMBÉES PRESSE

SELECTION
2020-2018

ART OF
CHANGE

21 •



Pour marquer l'anniversaire de l'adoption de l'Accord de Paris le 12 décembre 2015, le Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères a lancé une action artistique, engagée et positive pour le climat, avec l'association Art of Change 21 qui a créé le projet Maskbook lors de la COP 21.

Mis à jour le 16/12/2020

5 min

Des personnalités du monde entier ont accepté de participer à la réalisation de cette vidéo originale dans laquelle ils portent des masques conçus par des artistes internationaux à partir de matériaux recyclés, et véhiculant chacun un message pour le climat.

Découvrez la vidéo



Maskbook



Maskbook est un projet international, participatif et créatif de l'association Art of Change 21 sur le lien entre la santé et l'environnement.

Lancé en 2015 à l'occasion de la COP21 en collaboration avec l'artiste chinoise Wen Fang, Maskbook vise à sensibiliser le grand public aux grands enjeux reliant la santé et l'environnement (réchauffement climatique, pollution de l'air, pandémies...) et à solliciter le talent créatif de chacun. Il utilise le masque de protection comme symbole. Avec Maskbook, l'image potentiellement anxiogène du masque de protection est renversée pour devenir une expression d'optimisme et d'engagement.

Maskbook est une véritable œuvre d'art collective et engagée constituée de portraits masqués du monde entier. La galerie en ligne de portraits expose les 1000 plus beaux portraits sélectionnés parmi près de ceux créés par les 10 000 participants au projet, venant de près de 40 pays dans le monde. Chaque masque est une création personnelle, faite à partir de matériaux de récupération ou de manière digitale. Il porte un nom, il est unique et incarne le message de son créateur face à la crise environnementale.

Anniversaire de l'Accord de Paris : tous masqués contre le changement climatique



Publié le 12/12/2020 à 13:08



Illustration de la vidéo "Maskwork", un projet vidéo lancé à l'occasion de la COP21 pour marquer les 5 ans de l'Accord de Paris sur le climat. À l'initiative de l'association Art of Change 21.

Partager [Facebook](#) [Twitter](#) [WhatsApp](#) [Imprimer](#)

Pour marquer les cinq ans de l'Accord de Paris, l'organisation de la COP21 a lancé une action artistique appelant les personnalités du monde entier à porter des masques conçus à partir de matériaux recyclés.

Un projet artistique international pour mobiliser contre le réchauffement climatique. Des artistes et des personnalités du monde entier ont répondu présent à l'appel de l'organisation de la COP21 pour marquer les 5 ans de l'Accord de Paris sur le climat, signé le 12 décembre 2015. Dans ce projet vidéo intitulé *Maskwork*, les personnalités portent des masques conçus par des artistes à partir de matériaux recyclés et portant des messages pour le climat.

Réalisée avec l'association Art of Change 21, cette initiative vise à rappeler l'urgence de la situation et l'importance de l'engagement collectif pour protéger l'environnement, au-delà des actions politiques et diplomatiques.



Climat : une Vietnamiennne à la célébration du 5^e anniversaire de l'accord de Paris

09/12/2020 17:20

Samedi 12 décembre 2020, à l'occasion du 5^e anniversaire de l'accord de Paris sur le climat, le ministère français de l'Europe et des Affaires étrangères, en partenariat avec l'association Art of Change 21, lancera une campagne Maskbook pour encourager chacun à se mobiliser dans la lutte contre le changement climatique.



Jessica Minh Anh, une icône de la mode pour célébrer l'Accord de Paris sur le climat.

Photo : NLD/CVN

Dans ce projet, le masque - utilisé contre la pollution ou aujourd'hui contre l'épidémie de COVID-19 - devient un support artistique que chaque citoyen peut s'approprier pour faire passer son message. Cette campagne sera illustrée par un court métrage avec la participation d'une vingtaine d'artistes et de personnalités du monde entier.

L'ambassade de France au Vietnam a sélectionné Jessica Minh Anh pour représenter le pays qu'elle incarne au travers d'un portrait exceptionnel. Vivant à Paris, Jessica Minh Anh est mannequin et actrice, mais aussi productrice de défilés. Engagée dans le plaidoyer en faveur du climat, Jessica Minh Anh entend faire du développement durable et de l'innovation un style de vie.

Jessica Minh Anh a choisi de porter un masque fait à partir de matériaux recyclés nommé "A Sunny Day" qui évoque l'éco-responsabilité et les énergies renouvelables. Le masque est orné de nuages illustrant l'énergie éolienne, d'un soleil évoquant l'énergie solaire et enfin de magnifiques oiseaux multicolores offrant un message pour un avenir rempli d'espoir.

Toutes les personnalités sélectionnées pour cette campagne portent le masque pour célébrer les succès de l'accord de Paris tels que la multiplication des énergies renouvelables dans le monde, l'engagement de la jeunesse pour le climat ou les efforts de recyclage des déchets. Soutenu par le réseau de communication du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, le court métrage reprenant tous les portraits vise à sensibiliser les citoyens sur l'urgence climatique.



Avec 9 villes de plus de 100 000 habitants remportées lors des dernières élections municipales, les écologistes ont fait une entrée en force dans les politiques locales, où se jouent pour la culture de nombreux enjeux.

Par Roxana Azimi, Magali Lesauvage et Marine Vazoler

« **C**hez les Verts, on parle davantage de permaculture que de culture », ironisait en juin le quotidien *Libération*. En novembre, la charge de l'hebdomadaire *Télérama* contre les élus Europe Écologie Les Verts (EELV) n'était pas moins sévère, fustigeant leur repli régionaliste, leur naïveté à la Rivaroles-Péchochet, leur goût-candidate pour « un art écoloïde ». Entre le monde de la culture, qui a majoritairement voté écologiste aux dernières municipales, et les Verts, la lune de miel semble avortée avant même d'avoir été consommée. « Il y a autant de stéréotypes qui circulent du côté de la culture à propos des écologistes que du côté de l'écologie à propos de la culture et en particulier sur l'art contemporain », regrette Alice Audouin, consultante et fondatrice d'Art of Change 21. Ces deux univers se connaissent mal et se comprennent mal. La pandémie du Covid-19

aurait pourtant pu les réunir. Partout, les acteurs culturels estiment que la crise sanitaire et économique débouchera sur une offre plus réduite, plus sobre, moins chère, ancrée dans le quartier, la ville, la région. En bref, les ingrédients qui composent le socle idéologique des écologistes. Un socle qui, malgré les nuances d'une municipalité à l'autre, est composé de quelques constantes. Ainsi du refus de la culture comme outil d'attraction économique, « une obsession socialiste », grince Pascale Bonnier Chaillet, ancienne élue EELV de Lyon au charge des grands événements. Cité par *Télérama*, Dimitri Bouteux, adjoint chargé de la création à Bordeaux, regrette ainsi « le rayonnement papier glacé » de la ville. Au marketing territorial, les militants EELV opposent la revendication des droits culturels, qui figure dans la loi NOTRe et la loi LCAP. Autrement dit, « une

conception des politiques culturelles qui se voudrait plus ascendante, moins descendante, en privilégiant notamment les pratiques amateurs », décrypte Jean-Pierre Saer, directeur de l'Observatoire des politiques culturelles. Exit donc les solutions toutes faites verticales, place à une culture pensée par et pour les



« Il y a autant de stéréotypes qui circulent du côté de la culture à propos des écologistes que du côté de l'écologie à propos de la culture et en particulier sur l'art contemporain. »

Alice Audouin, consultante et fondatrice d'Art of Change 21.

日曜日

神 奈 川 新 聞

第1700000号

3人の作品「JELLYFICATION」。新しい形のつながりをカラフルな糊手で表現した。左から左ノミコ・ハーモニーさん、廣瀬エミリーさん、望月実希子さん。撮影：Nasato Koyama

コロナ禍の中、活用が日常化したマスクをモチーフにしたアート作品「マスクアート」のポートレート写真をオンラインを通じて募集している。横浜などを拠点に子どもたちにアートの面白さを伝える活動を行うアート団体「LITTLE ARTISTS LEAGUE（リトル・アーティスト・リーグ）」が、フランス発の「マスクアート」を制作するプロジェクト「MASKBOOK」に取り組み、「コロナと共存する世界」をアートで表現している。（高橋 円）

マスクアート

■ LITTLE ARTISTS LEAGUE

多岐な
表現を
心
を込めて
表現する
は
目的です。

オンラインでポートレート写真募集

「コロナと共存する世界」表現

「MASKBOOK」は、リトル・アーティスト・リーグ（Little Artists League）が主催する「マスクアート」プロジェクト。フランス発の「マスクアート」を制作するプロジェクト「MASKBOOK」に取り組み、「コロナと共存する世界」をアートで表現している。

「MASKBOOK」は、リトル・アーティスト・リーグ（Little Artists League）が主催する「マスクアート」プロジェクト。フランス発の「マスクアート」を制作するプロジェクト「MASKBOOK」に取り組み、「コロナと共存する世界」をアートで表現している。

「Covid-19」。「新型コロナウィルス」をテーマにした作品。口のあたりにあるジョーバーを閉めることで、ボール状のウィルスの侵入を防いでいる。

「MASKBOOK」は、リトル・アーティスト・リーグ（Little Artists League）が主催する「マスクアート」プロジェクト。フランス発の「マスクアート」を制作するプロジェクト「MASKBOOK」に取り組み、「コロナと共存する世界」をアートで表現している。

「MASKBOOK」は、リトル・アーティスト・リーグ（Little Artists League）が主催する「マスクアート」プロジェクト。フランス発の「マスクアート」を制作するプロジェクト「MASKBOOK」に取り組み、「コロナと共存する世界」をアートで表現している。

「LITTLE」に参加する横浜在住の親子の作品。ペットボトルのキャップをマスクに付け、海を生き物のためにポリ袋でプラスチックの使用削減を訴えた。

■12月31日まで受け付け。寄せられた作品は随時オンラインギャラリーに展示する。詳細は応募フォーム<https://forms.gle/5oWd5JnJy5hveP7> 問い合わせはinfo@maskbook.jp

Social Initiatives
Day 02

Maskbook Japan: Spreading the Green Gospel

By David McElhinney



"Behind every mask there is a face and behind that a story." - Henry Ford.

Even by the most optimistic standards, 2020 has not been a pretty spectacular year: global pandemic, mass violence and civil rights protests rippling across the planet, menacing forest fires in Australia and threats of a full-fledged, or even a complete, ecological collapse in Southeast Asia and of democracy in Hong Kong.

But in the background, largely free from the firelight of national headlines, something far more tellingly is bubbling away: a coalition of human ingenuity is constructing local facts and seeding green's new gospel narratives. In spite of all your geographic location, where it truly means global warming – and its cascading effects on our climate and on our lives – will make the conditions of life in 2020 seem comparatively bearable.

The need for concerted environmental action in Japan (the world's sixth largest greenhouse gas emitter) and globally, is a truth that has been well established: by climate scientists and renewable energy NGOs. And the warning has been consistent we must bring about the betterment of our atmosphere or face consequences almost the beyond measure. Governments are still failing to properly heed the calls.

Now with 2020 on the rise, our planet has been – the year the Paris climate records have been on the books, the world has been searching for a way out of the crisis – this is our decade of destiny.

Visual Art: The Greatest Catalyst of Change?

An issue of the most powerful driving force behind changing public perceptions (which is where the seeds of policy reform are often sown). Amid the second wave of the pandemic in Japan, local art group, The Artful (Jaguar), teamed up with French-based education Art of Change 21 to run their internationally acclaimed Maskbook campaign an international collective work of art seeking to take awareness for air pollution, global warming, pandemics and more.

The anonymous project, Maskbook, was created by artist and photographer, Wei Long, who in 2014 helped establish the project in the face of environmental issues in his native China. In China, Maskbook is banned. Since we all wear pollution masks, if Facebook allowed, it would be called Maskbook, said Long.

The campaign encourages people to step into their own world of creativity by crafting face masks art from household waste and recyclable materials. The masks needn't have any utility – you won't see people sporting them on the subway around Tokyo anyway – but rather they should carry an important environmental message, whether it's adding the power of plastic, the state of pollution, or simply your local supermarket or organic use bags.



Conceptualising Maskbook Japan

The renowned conceptual artist, Okwui Enobri, once said "Art is gift, it does not require initiative, people will not set in facts alone. We are inspired to act by emotional and physical instances."

Harmony, formerly a street fashion's worn-out tailored art enthusiast and the creative director of Little Artist League, echoes this sentiment in her vision for Maskbook. In Japan and the impact she hopes the campaign will have on fostering future green initiatives.

Co-founded by Harmony in 2016, Little Artist League have run various art projects and workshops over the past four years with a focus on growing youth participation in greater societal art (where each person's post individuality is expressed through their work).

"We intended to have many events this year, but couldn't because of the pandemic," says Harmony. "So we discussed ways we could think about the pandemic throughout to do it."



The face mask has become the heavily utilised disguise since 2020, but long before that in Japan, it brought to mind winter coats, visiting common users and the spring rainy fever season. "The mask is a really important item in Japan, and even more so now... so we started a mask art project. Then almost immediately my partner (Moko Machida), a former costume designer in New York, discovered Maskbook, and got in touch with us at Change 21 to see if they wanted to join our journey," she says.

Art of Change 21 and Little Artist League made good sense as bedfellows, given their joint desire to use masks for artistic expression and the importance they put on spreading the green gospel within Japan.

As Moko Padoun, founder and president of Art of Change 21, writes on the campaign website, "The link between health and the environment is stronger in Japan than anywhere else, considering Japan's past record on nuclear and industrial disasters in the last decades. It is a huge opportunity for us to start a collaboration with Japan, and Little Artist League is the perfect partner to start this adventure."



Maskbook in Action

From August 1 through to 2021, Little Artist League will bridge the gap between Art of Change 21 and the Japanese public, through language translation and by aligning the campaign with Japanese unique artists, businesses. They will then display the best in-house and publicly-made mask art in online galleries (which can be accessed via social media channels).

"Art is great for talking about pandemics or environmental and social issues (issues that many Japanese people don't want to face because they're too serious)," says Harmony. "It's easier to approach them with art, which creates change in a way any other way, and people will react to action."

Harmony and her co-founders' recent collaboration mask art, is a perfect example, using kawaii design styles and explosions of color to portray the grim future of the world's oceans rising temperatures, flooded with plastic debris and a nuclear disaster, leaving playful vapors, and the extinction of predatory fish.

Look Into my Eyes

To join the campaign, applicants must upload a photo of themselves wearing their mask with their eyes clearly showing. Harmony believes, foreigners can often make eye contact with their masks and hands, but Japanese people channel their emotions through their eyes. She sees the correspondence between classic American's spirit eyes, who always covered their eyes, and the Japanese nijo, who covered everything but their eyes, as bare in point.

Applicants please also submit accompanied by a short explanation of their design philosophy, and a potential reference to the predominant environmental issue. The "Look Into my Eyes" artists' language to produce a masked message, where every step requires thinking about the message and the artist, and trying to convey.

"For now, we will finish at the end of December, but if the project works well, we will keep on it. People in Japan are already making green masks and we hope that continues," Harmony says. "We want everyone to find their own world - to be an artist - and hopefully that will create change."

今だから楽しみ、学べること。フランス発祥のマスクアートプロジェクトに挑戦してみよう！

2020.8.16 | 宇治

- 日本の画の2020年だからこそ挑戦したいマスクアート
- MASKBOOKで学ぶ環境問題
- MASKBOOKでアート制作
- MASKBOOKで学ぶアンジェリーショウ
- LITTLE ARTISTS LEAGUEが作った作品
- 環境教室

親子でアートを楽しむ方法を紹介している「リトル・アーティスト・リーグ」です。よくこんな翻訳を受けることがあります。「子どもはさまざまなことに関心を持ってほしいけれど、アートってどう勉強させたいのかお母さん」と。そんな方にも親子でアートを始める方法をご紹介します。

コロナ禍の2020年だからこそ挑戦したいマスクアート

2020年のコロナ禍では、マスクが日常生活で必須となりました。そんなマスクをアートすることで、様々な社会問題を考えるきっかけとなりという動きが盛んになっています。

MASKBOOKは、2014年にCOPE2（旧国元南東部州知事会館）の開館を機に生まれた、アートプロジェクトです。大気汚染・気候変動・パンデミックなど、「環境と健康に密着するテーマ」を題材にマスクをアートすることを目指し、オンラインでギャラリー展示がされ、自分の作品を展示するオンラインギャラリーにも参加できます。

社会問題を考えるアート制作をするのは、意外に自由表現にも限定的ではないでしょう。親子で**MASKBOOK**のオンラインギャラリーを見てみましょう！



MASKBOOKで学ぶ環境問題

MASKBOOKのオンラインギャラリーを見て親子で話し合ってみても、その作品に込められた問題を捉えることが出来ます。

●大気汚染問題

人間の経済・社会活動によって、大気中の微粒子や有害な気体成分が増加し、環境や人体に影響を与えることが問題となっています。「酸雨」「PM2.5」「黄砂」「光化学スモッグ」などで、大気汚染物質は気候変動にも影響を与えているとされています。



●温暖化問題

2100年には、地球全体の気温が4℃以上上昇するとされています。気温が上昇すると、乾燥や食糧不足が深刻化、海面上昇し、家を失う人も出てきます。また、既に起きている気候変動は、干ばつや水害の頻発をもたらし、それがバネ効果のように地球の熱を加速し、気候変動は、二酸化炭素(CO2)が大気中に増えることで起こります。それがバネ効果のように地球の熱を加速し、気候変動は、二酸化炭素(CO2)が大気中に増えることで起こります。それがバネ効果のように地球の熱を加速し、気候変動は、二酸化炭素(CO2)が大気中に増えることで起こります。



●ゴミ問題

ゴミが増えるとその処分をどうするかという問題があります。一つ目は焼却ですが、そこにプラスチックなど有害な物質が含まれていると二酸化炭素も排出され、大気汚染につながります。ゴミの焼却を止める上での課題が必要となり2030年にはゴミの量を減らす必要が出てきます。

また、ペットボトルやプラスチックは使用後、一気に消滅したことで、燃やしたことで発生するものになってしまいました。ゴミを減らすことで、燃やしたことで発生するものになってしまいました。ゴミを減らすことで、燃やしたことで発生するものになってしまいました。ゴミを減らすことで、燃やしたことで発生するものになってしまいました。

ゴミの削減は1990年代から進められていますが、ゼロウェイストを目指す国は限られています。しかし、ゴミの削減は1990年代から進められていますが、ゼロウェイストを目指す国は限られています。



●新型コロナの感染経路問題

目に見えないウイルスの感染経路、感染経路を知らなければなりません。2020年「感染経路」、2011年のアメリカ映画「Contagion」、2014年のアメリカ映画「Outbreak」などが有名です。

目に見えないウイルスを体内に入れないようにしたり人に感染させないようにする努力の高さは、アーティストの必要は経済や政治など、非常に社会的な問題であることが分かります。

今もなお感染している世界的パンデミックを機に、親子で話し合いながら、ウイルスをテーマにしたマスクの制作をしてみるのはいかがでしょうか。



●サステイナビリティーとSDGs

サステイナビリティー (Sustainability) は、「持続可能性」と日本語に訳され、「今が良ければいい」のではなく、将来に渡って、良い社会と自然環境を保持することを目指す取り組みなどが使われます。特に最近では企業の環境保護活動や社会貢献活動、また企業経営への取り組みなども重視されています。

「MaskBook」新型コロナ時代と環境問題について考えるフランス発祥のアートプロジェクト

👍 いいね18 🗨️ コメント

2020/08/02



世界的パンデミックをもたらしている新型コロナウイルスの感染予防に、マスクの存在が世界的に見直されています。比較的アジアなどの国ではマスクはサブウェーで芸術に抵抗はありませんが、欧米では顔の一部を隠すマスクに抵抗を覚える人も少なくありません。

環境問題においても重要な役割を果たすマスクをアートすることを目的として始まった「MaskBook」が、2020年夏より日本で、アート団体「LITTLE ARTISTS LEAGUE（リトル・アーティスト・リーグ）」によって展開されます。

新型コロナ時代と環境問題について考えるプロジェクト「MaskBook」

MaskBookはフランスを拠点にアートで環境問題に取り組む団体「Art of Change 21」と、中国のアーティスト Wen Fangのコラボによって、2015年パリで開催されたCOP21(気候変動枠組条約締結国会議)で生まれたプロジェクトであり、大気汚染・地球温暖化・感染大流行・ごみ問題などをテーマとしたコレクティブアートプロジェクトです。

アーティストのみに留まらず、世界中の誰もがクリエイティビティをもってして、不安や恐怖をも誘起するマスクを、環境問題のクリエイティブ・アクション・ツールと捉えます。現在50ヶ国以上6000人以上の方が参加し、日本からは建築家の安藤忠雄氏が参加するなど、世界中の著名人も多く参加しています。

オンラインギャラリーのみに留まらず、20ヶ国以上200ほどのワークショップも開催され、20以上の国際展覧会も開催されています。

2020年、新型コロナウイルスの世界的な感染爆発をきっかけに、新たに「MaskBook Special Covid19」と題し、全世界からオンラインで参加者を募る企画がはじまりました。本企画では全世界から寄せられた、パンデミックと生きる一人一人のメッセージを込めたマスクアートが、オンラインギャラリーで発表されています。英語で展開される本企画の日本語版をLITTLE ARTISTS LEAGUEが実施し、より多くの日本人も参加しやすくなります。

子どもが、環境問題を考えるきっかけになり、また制作しやすいように用意されたガイドPDFはこちらからダウンロードできます。(日本語版 / 英語版)

アートで環境問題に取り組む団体「Art of Change 21」

Art of Change 21は、2017年ヨコハマトリエンナーレにも参加したÓlafur Eliassonをパトロンに迎えた非営利団体です。

2019年には、国際連合環境計画（United Nations Environment Programme）によるWorld Environment Day 2019（世界環境デー）にも大気汚染をテーマにキャンペーンを行っています。



Art of Change 21の創立者、ディレクターAlice Audouinより日本の参加者に向けたメッセージ：

「たくさんの自然災害と立ち向かってきた日本。環境と人々の健康のリンクについて語られに考えられてきた多くの日本のみなさんに、このプロジェクトに参加していただくことを期待しています！」

多様な問題をアートマスクのテーマに

大気汚染問題

人間の経済・社会活動によって、大気中の微粒子や有害な気体成分が増加し、環境や人体に影響を与えることが問題となっています。「酸性雨」「PM2.5」「黄砂」「光化学スモッグ」などで、大気汚染物質は気候変動にも影響を与えているとされています。毎年900万人の命が大気汚染によって奪われています。大気は宇宙なので、その地域や国の問題ではなく、地球問題として早急に取り組む必要があると言われて久しいです。



CREATIVE IDENTITY by THOMAS HARRIS, FRANCE

温暖化問題

2100年には、地球全体の気温が5度上昇するとされています。気温が上昇すると、北極や南極の氷が溶け、海面上昇し、家を失う人も出てきます。また今際にかけている気候変動は、干ばつや水害の激化をもたらしています。温暖化の大きな原因として、二酸化炭素（CO2）が大気中にペールとして溜まってしまい、それがビニールハウスのように地球の熱を放出しない問題があります。二酸化炭素の排出量を減らす一つの方法は、地球上の森林を増やすことです。木は二酸化炭素を吸収して光合成により酸素を放出してくれるのです。



THE SHIRT IS HOT by THOMAS HARRIS, FRANCE

ゴミ問題

ゴミは焼却、埋め立て処理されますが、時にはプラスチックなど有害な物質が含まれていると二酸化炭素も排出され、大気汚染につながります。ゴミの燃焼でも土地の確保が必要となり20年以内にはゴミ埋め立て地がなくなってしまうと予測されています。既に世界の海に存在しているといわれるプラスチックごみは、合計で1億5,000万トン。そこへ少なくとも年間800万トン（重さにして、ジャンボジェット機5万機相当）が、新たに流入していると推定されています。ゴミのたった19%が、リサイクルされたり埋め立てされているといいます。ゼロウェイストを目指す世界の都市も増えていますが、一人一人が意識をもって取り組まなければならない問題です。



THE SHIRT IS HOT by THOMAS HARRIS, FRANCE

新型コロナウイルス感染症問題

目に見えないウイルスを体内に入れないようにしたり人に感染させないようにする苦行のみではなく、ソーシャルディスタンスの必要性は孤立や経済面など、非常に複合的な問題であることが浮き彫りになっています。今なお我々は、感染問題と戦い続けるなければならないからこそ対話が重要です。



CREATIVE IDENTITY by THOMAS HARRIS, FRANCE

アート団体「LITTLE ARTISTS LEAGUE（リトル・アーティスト・リーグ）」

LITTLE ARTISTS LEAGUEは、2016年よりバイリンガルのアーティストママ3人が率いるアート団体です。アートと海外にバックグラウンドを持つことを活かして、アートを通じて、多文化や多言語、そして表現の多様性に触れることで、柔軟な発想とグローバルな視野を育み取り組みをしています。アート性やデザイン性が高く、グローバルマインドを培うことができるLITTLE ARTISTS LEAGUEの活動は、子どものみにとどまらず幅広い層から人気を博しています。

2020年9月には、自然とのつながりの花のプロジェクト、2021年3月にも環境問題を喚起する作品の発表が予定されています。



CREATIVE IDENTITY by LITTLE ARTISTS LEAGUE, Photo by Susanna Schuster

新型コロナウイルスという目に見えない脅威にさらされ、世界中の人が自宅隔離を余儀なくされている2020年。今まで当たり前だった自由な外出がリスクに変わり、隔離社会での生き方を新たに模索せざるを得ません。クワゲが海を浮遊する様は、マスクを装着することで我々が外出できることに重なります。

また、環境問題により大量の種が絶滅危機される時代に相反したクワゲの増殖は、現代の惨状を皮肉にも映し出していると言えます。クワゲの捕食者であるマダロやワミガメが減少し、海洋の「ジェリフィケーション（クワゲ化）」が進んでいます。わずか数センチのプラスチックごみでも、クワゲの繁殖コロニーとしての機能を果たすことができるそうです。

さらには、ソーシャルディスタンスを確保する必要があるが、我々は精神的なつながりや交流を求めていて、新しい形のつながりをクワゲの触手で表現しています。

開催概要

環境問題や新型コロナウイルスによるパンデミックをテーマにマスクをアート制作し、ポートレート写真作品をデジタル応募して頂き、オンラインギャラリーに展示します。

応募： <https://www.littleartistsleague.org/events/maskbook/>

期間：2020年8月1日～12月31日まで

（オンラインギャラリーは引き続き展示されますが、LITTLE ARTISTS LEAGUEでの募集は終了となります）

対象：どなたでも無料で参加可能

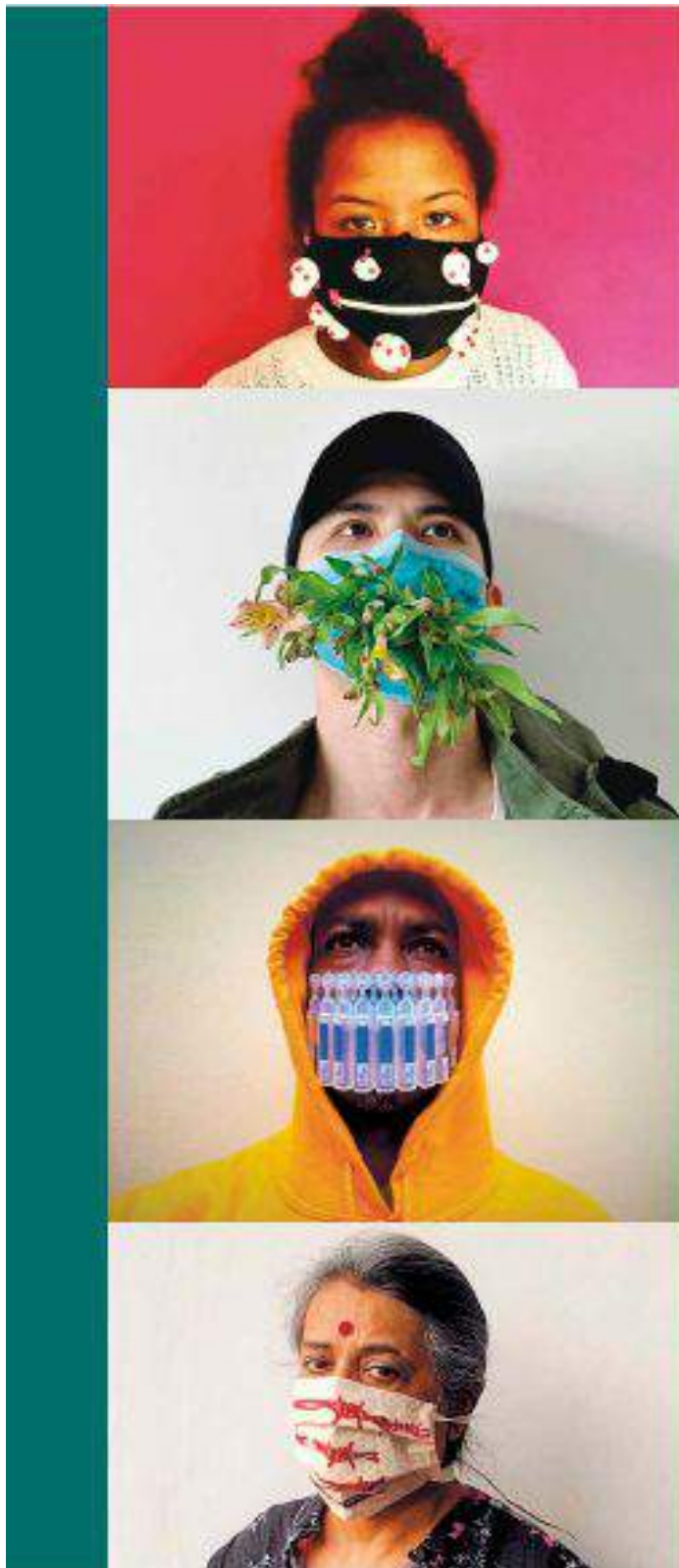
（応募の際に必要な条件が満たされない場合は、審査されないことがございます。ご了承くださいませ）

言語：日本語/英語

主催：LITTLE ARTISTS LEAGUE

共催：Art of Change 23

協賛：横浜市文化芸術サポート事業・ヨコハマアートサイト2020



COLLECTNEART ECOLOGIST

Let's face it

Amid a global crisis that has seen health-care workers across the world go on strike because of lack of protective equipment, a group of artists are calling for people to make their own face masks out of waste materials and photograph them as an artistic expression of the times and a call for a better future.

The Covid-19 Maskbook Special campaign is part of Maskbook, the brainchild of environmental activist group Art of Change 21 and Chinese artist Wen Fang. Launched during COP21 in 2015, Maskbook seeks to raise public awareness of major health and environmental issues such as air pollution, global warming and pandemics, using the protective mask as its symbol. The masks are not designed to protect against the virus, but as a mode of self-expression and collective action. Portraits can be of individuals or families under lockdown. The most striking portraits are being added to an online gallery and will later be displayed as part of a touring exhibition.

www.maskbook.org

www.artofchange21.com

Photographs from the top:

Covid'style by Adèle Fleury;

Hope by Yin Shi;

Western Supremacy by Larryne M;

Story of Survival by Shubhika Lal.

All photographs courtesy of Maskbook,

Art of Change 21

L'urgence des alliances, "Culture et Environnement" : retrouvez les débats du jour en vidéo

0 - 75 minutes à regarder

Publié le 16/06/2020

Partager



Chaque jour jusqu'au 19 juin, en partenariat avec le Théâtre de la Ville, "Télérama" et ses invités réfléchissent à la culture post-Covid. Aujourd'hui mardi 16 juin, les débats "Culture et Environnement" animés par Weronika Zarachowicz, avec Frédérique Aït-Touati, Alice Audouin, Rocio Berenguer, Juliette Binoche, Dominique Bourg.

T L'URGENCE DES ALLIANCES - CULTURE ET EN...
Télérama' Théâtre de la Ville

Culture et... Environnement
L'impact de la pandémie

L'URGENCE DES ALLIANCES
PLUS DE VIDÉOS

Mardi 16/06
11h-12h15

0:33 / 1:27:05 YouTube

Les projets soutenus par la Fabrique



Nous soutenons la campagne artistique et internationale [Maskbook COVID-19](#), initiée par [Art of Change 21](#), qui rassemble le plus grand nombre de portraits masqués sur le thème du COVID-19. Maskbook est un projet international, participatif et créatif, qui sensibilise le grand public aux grands enjeux reliant la santé et l'environnement (pollution de l'air, réchauffement climatique, pandémies...) et promeut les modes de vie durables. L'idée ? Utiliser le masque comme symbole : l'image anxiogène du masque est renversée pour devenir un support d'expression de talents, d'optimisme et d'engagement.

MASKBOOK COVID19, quand les masques deviennent Art

Culture

21 mai 2020

Par Bernie

L'objet emblématique de la crise actuelle, le masque de protection, était déjà au cœur de la mobilisation de l'association ART OF CHANGE 21 et de son projet précurseur MASKBOOK lancé en 2015, pour le COP21 !



Art, créativité, pandémie et environnement : La combinaison gagnante de MASKBOOK COVID19

Face à la crise, les deux créateurs de MASKBOOK – l'association Art of Change 21, fondée par Alice Audouin, et l'artiste chinoise Wen Fang, s'allient et lancent la **campagne MASKBOOK COVID-19** pour rassembler la **plus grande galerie internationale de portraits masqués, créatifs et engagés** sur le thème du COVID-19.

Depuis le lancement en Avril dernier, des centaines de participants ont d'ores et déjà contribué au projet dans le monde entier. Chaque masque est une création personnelle réalisée à partir de matériaux de récupération ou de manière digitale, accompagné d'un message exprimant une colère, un espoir, une envie d'agir ou le refus d'un retour « au monde d'avant ».

« Émerveillement face à une nature qui reprend ses droits en période de confinement, prise de conscience d'un monde très globalisé et destructeur de l'environnement, espoir d'un élan plus solidaire... tous ces masques révèlent un monde en mutation, une créativité prête à se mobiliser pour un futur plus écologique et solidaire » commente la **présidente d'Art of Change 21, Alice Audouin**.

Une sélection de portraits réalisés dans le cadre de l'action MASKBOOK COVID-19.

Virus

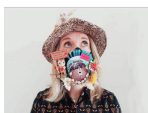
Masque de protection réalisé entièrement à la main, doté d'une fermeture-éclair au niveau de la bouche et de « virus » représentés par des boules en mousse.



« A travers ce masque sur le thème du Covid-19, j'ai voulu retranscrire la notion de propagation du virus qui se fait par les voies respiratoires. Ici, le virus semble vouloir rentrer par la fermeture-éclair qui cache la bouche. » Adèle Fleury – 16 ans, France.

Ma fille, excuse-moi

Cette mère a nommé son portrait *Ma fille, excuse-moi*, pour lui demander pardon de « la prise de conscience (écologique) tardive de notre génération ! » écrit-elle.



Sa solution pour résoudre la crise environnementale : L'entraide, la paix, une forme de minimalisme, le retour à la terre me semble être essentiel.

Armée de défense

Ce jeune chinois de 10 ans a quant à lui appelé son masque, fait de clous et de bâtonnets en bois, *Armée de défense*, car « ils protègent mon corps-forteresse contre le Coronavirus. »



Suprématie Occidentale

L'artiste couturier français Lamyne M. a nommé son portrait *Suprématie Occidentale* pour dénoncer cette région « qui a donné tant de leçons au reste du monde, tout en l'exploitant et le polluant plus que les autres », et qui finalement « se retrouve à terre et au bord de l'effondrement, et demande de l'aide aux pays du Sud, de Cuba à la Chine ».



Une histoire de survie

Ce portrait intitulé *Une histoire de survie* a été réalisé par l'artiste indienne Shubika Lal, engagée dans la lutte pour l'environnement.



Elle accompagne son portrait par ces mots : « Mes salutations à cette incroyable institutrice, la NATURE, qui m'a révélée ce qui imprègne tout dans ce monde, qu'il soit animé ou inanimé, visible ou invisible. »

Ressusciter

Ce masque, confectionné par l'artiste brésilien Rubem Robierb, est baptisé *Ressusciter*.



« La crise du Covid-19 nous rappelle que nous ne sommes qu'une petite partie de la planète. Donnez-lui du temps et elle grandira et se régénérera ... avec ou sans nous » explique-t-il.

MASKBOOK est la seule action mondiale artistique sur le lien santé-environnement

La campagne **MASKBOOK COVID-19** lancée en avril dernier, est un nouveau volet du projet **MASKBOOK** créé en 2015 pour la **COP21**, par l'association **Art of Change 21** afin de mobiliser la créativité des artistes et citoyens à l'échelle mondiale.

MASKBOOK sensibilise le grand public aux enjeux reliant la santé et l'environnement (pollution de l'air, réchauffement climatique, pandémies...) et utilise le masque de protection comme symbole. Cette action prend tout son sens aujourd'hui... La crise que nous vivons confronte et relie l'homme et la biodiversité. La consommation et le trafic d'animaux sauvages sont au cœur des enjeux de la pandémie actuelle.

Les zoonoses, ces maladies infectieuses des animaux vertébrés transmissibles à l'être humain, représentent les deux tiers des maladies émergentes recensées depuis quarante ans (VIH, Ebola...). Elles proviennent de « points chauds » de biodiversité exploités, détruits ou traversés par l'homme. Le réchauffement climatique accélère l'apparition de nouvelles zoonoses. Agir pour la préservation de la biodiversité et contre le réchauffement climatique est plus que jamais nécessaire...pour l'homme.

Avec **MASKBOOK**, l'image potentiellement anxiogène du masque de protection est renversée pour devenir un vecteur d'optimisme et d'engagement. **MASKBOOK** est une œuvre d'art collective constituée de portraits masqués du monde entier.

Près de 200 ateliers collectifs **MASKBOOK** de création de masques ont été organisés dans plus de 20 pays à travers le monde (Inde, Equateur, Corée du Sud, Chine, Kenya, Allemagne, Ghana, France...) mettant en pratique l'économie circulaire. Avec la crise sanitaire actuelle, les ateliers sont à l'arrêt mais la dynamique collective continue en ligne.

La galerie en ligne de portraits masqués **Maskbook.org** rassemble les 1000 plus beaux portraits. Une grande exposition itinérante sera organisée après la pandémie.

ACTU



**Agenda des expos et des galeries de la semaine
du 29 mai**

Galleries

ART OF CHANGE 21

Objet emblématique de la crise actuelle, le masque de protection. L'association ART OF CHANGE 21 à lancée en 2015 *MASKBOOK*, un projet qui résonne avec l'actualité. MASKBOOK c'est un projet international fondée à l'occasion de la cop-21. Le projet artistique et participatif utilise le masque anti-pollution comme symbole des enjeux environnementaux. Aujourd'hui l'association ART OF CAHNGE 21 lance la campagne **MASKBOOK COVID-19** pour rassembler la plus grande galerie internationale de portraits masqués, créatifs et engagés sur le thème du COVID-19.

C'est dans l'air du temps

ACTUS DU 26 MAI AU 1^{er} JUIN



CAPUCINE - FLEUR D'ORANGER / MASKBOOK, ART OF CHANGE 21



MUSE D'ART ET D'ANIMATION / MASKBOOK, ART OF CHANGE 21



PROTECTION CONTRE LA POLLUTION / MASKBOOK, ART OF CHANGE 21

Nos masques bientôt au musée ?

Créée à Paris en 2014 pour la COP21, l'association Art of Change 21 fait le pont entre art et enjeux environnementaux. Parmi ses initiatives, Maskbook (le livre des masques), son projet phare, prend une résonance toute particulière en cette période de pandémie. Il s'agit d'une œuvre d'art collective mondiale engagée contre la pollution de l'air et le réchauffement climatique. Des milliers de personnes ont créé et partagé leurs masques anti-pollution. On peut en voir 2 500 sur le site Maskbook.org/fr. La section Maskbook Covid-19 entend rassembler la plus grande galerie de portraits masqués, créatifs et engagés sur ce thème.

Culture & Loisirs

Masques de protection : cinq idées pour sortir de l'ordinaire

Entre les tutos pour en faire soi-même et les modèles proposés par les marques de mode, les moyens d'arborer un joli masque se multiplient. Sélection.

Par **Marie Briand-Locu**

Le 20 mai 2020 à 08h39

Croiser des personnes masquées, ce n'est pas toujours facile pour garder le moral. Surtout, en porter un peut s'avérer [difficile à supporter](#) pour les enfants. Et si on remettait aussi un peu de couleurs sur nos visages? Des tutos se multiplient pour décorer les masques en tissu, quand des marques de mode se mettent à proposer leurs propres créations. Nounours cousus, smileys ou animaux s'invitent sur nos lèvres. Voici une sélection des plus jolies possibilités.

4. Militer pour l'écologie avec son masque !

Et si vous en profitez pour sensibiliser les personnes que vous croisez à l'écologie ? Alice Audouin, ancienne directrice développement durable d'Havas Media, encourage les âmes d'artiste à confectionner des masques qui délivrent des messages en faveur de la protection de l'environnement. Ce projet, initialement nommé « Art Change 2015 » à l'occasion de la COP 21, s'est transformé en « Maskbook-Covid 19 » depuis la crise du Coronavirus.

Le concept : encourager les internautes à publier des photos de leurs masques customisés sur une plate-forme citoyenne et participative. Mises côte à côte, ces créations composées de feuilles, fleurs et dessins, composent une oeuvre d'art unique. Des milliers de participants du monde entier ont déjà envoyé leurs modèles à contempler sur www.maskbook.org Certains ont même utilisé des pailles ou des emballages. Plus qu'à fouiller dans votre poubelle destinée au papier!

You are here: [Latest News](#) / [Living News](#)

For the Maskbook campaign, how artists world over are using protective masks as canvasses for creativity

Living Shailaja Tripathi May 06, 2020 12:37:38 IST



Had the deadly coronavirus not struck, Saraikela in Jharkhand would have been reverberating with the beats of Saraikela Chhau — a semi-classical dance form performed using masks. Beginning 13 April, hundreds of teams would have danced in festivals and fairs to celebrate the Chaitra Parva all the way till May end. The performers would have been happy, and the artisans who craft the highly stylised masks — one of the most important aspects of the dance form — would have been content, earning their livelihood from the sale of masks and costumes. However this time around, that is not to be.

The artisans have lost their livelihood for the season, but not their spirit. Guided by Kalamandir, — a Jamshedpur-based NGO that works towards the welfare of artistes in Jharkhand, and the preservation and promotion of their art and culture, — along with The Kala Chaupal Trust, — a non-profit outfit in Gurugram, — the artists have come up with a prototype of 'Chhau Personal Protective Equipment' (PPE).

While Saraikela Chhau dancers wear a full-face mask during their performing, for PPE, artisans have fashioned a half-mask out of papier-mâché, clay, cloth and maize.



"There have been many improvisations. We decided to use less clay and more cloth and paper. We want to keep it light and have a good fit around the nose. Later, we also added a three-ply fabric inside to cover the nostrils. This way, around 4-5 artisans have managed to do 100 masks for Kalamandir, and are eagerly awaiting orders," says Prabhat Kumar Mahato, a senior Chhau performer who is working closely with the artisans.

If it clicks, it will help the artisans. "The masks and costumes they made this year will most likely go waste. Moisture and other storage challenges will spoil them and teams will prefer to buy freshly made stuff next year. As of now, the artisans face real financial challenges because they haven't sold anything. The sale of these masks can generate income for them. I have reached out to a few government organisations and I am hopeful for orders," informs Amitava Ghosh, Founder-Secretary of Kalamandir.

Leenika Jacob, the Managing Trustee at Kala Chaupal, harps on the importance for good design, and according to her, the Chhau PPE is an example of that. Jacob roots for supporting communities through incubation of sustainable design practices. "It looks like masks are not going anywhere for sometime, so why not look at our cultural masks and make them trendy and usable."



The Kala Chaupal Trust — a partner in the aforementioned campaign — is part of the larger movement around masks led by Art of Change 21's 'Maskbook COVID-19' campaign. The narrative, however, rests on artistic expression. The project invites people to create masks with their hands using material at home, click images, and send them. The images are posted online on the Maskbook portrait gallery and their Instagram handle.

In Madhubani, Mithila artists are doing their bit to make up for the paucity of masks. Following the instructions by Ishitashri Shandilya of MithilAsmita (a Delhi-based organisation, that works with folk artists) that was shared through a video, the artists have sewn and painted masks in traditional Madhubani patterns. Some artists also bought readymade masks from medical stores, painted them, and distributed to those providing essential services.

Several people from across the world have responded with their portraits in masks, showcasing their creative expression. Hand-stitched masks on Wasli paper, masks with nails and wooden sticks, cardboard plate and plastic, children's toys, plastic bottle-lids, leaves, flowers, and so much more appear on Art of Change 21's digital platforms.

Not just a visual extravaganza, but the captions by the mask-makers hailing from different age groups and professions accompanying the images are also food for thought.

From Belgium, Frédérique Müller sent in a mask crafted with a white cardboard plate and material from a plastic folder that comments on human beings becoming data and curves on graphs. "The living is converted into data and curves: the climate, the biodiversity, the evolution of the virus. This representation of the environment maintains the illusion and the belief that we can anticipate and control things. Now, we see that a virus, infinitely small, disrupts our whole life. Scientists knew this possibility but this global pandemic was not anticipated, and we improvise. I think this event marks a new era. Other difficult events will occur; other viruses, climatic disasters, political instabilities (will continue to happen). We must prepare ourselves to live in an uncertain world that outstrips all forecasts and disrupts the simplicity of a curve simply ascending or descending. So my mask represents a series of curves that have strange shapes," says the artist.



Spurred by the COP 21, United Nations Climate Change Conference 2015 held in Paris, Alice Audouin formed Art of Change 21 with a vision to connect the dots between art and environment. In 2015, it began the Maskbook campaign, an artistic participatory initiative addressing issues of waste, air pollution and global warming. The ongoing project invites people to make masks from waste and submit images. "So, we already had something related to this going on, and when the pandemic occurred people said to me, 'Oh, you are a visionary,' and why don't you have a campaign dedicated to COVID-19. And that's how we started it," Audouin explains. As she speaks, church-bells can be heard in the background.

In France, one of the countries worst hit by the contagion, churches ring bells every day to express gratitude to frontline healthcare workers.

Ever since the Maskbook COVID-19 campaign took off in early April, it has received hundreds of images from all over the world. "One thing to remember is that they are not real masks. They are creative expressions of people who want to share their messages. When you create something with hand it becomes powerful," Audouin says.

Likening it to a war, Weixuan Hu, a 10-year-old boy from Chengdu in China, interprets his mask as a strong shield against the virus. Titled 'Defence Army', he has made it with nails and wooden sticks.



In Brazilian artist Rubem Robierb's portrait, a creeper for his halo and a painted butterfly on his mask makes nature the focal point of the artwork. Through his mask titled 'Resurrect', the artist has tried to convey that nature is not separate from human beings. "Instead of wishing that things go back to normal, we should focus on building a new sustainable "normal" with a much more conscientious approach respecting nature," he says.

When the artist received the invitation from Art of Change to participate in the Maskbook campaign, he was in the middle of the quarantine, with all art supply stores closed. He had to work with whatever was available in his studio. "I found items from other projects. I have also used real masks, but after the alterations, they are not practical to maintain safety," explains Robierb.

One of the most striking images in this cluster belongs to French artist Lamyne M, whose mask titled 'Western Supremacy' is crafted out of plastic vials. "I have made some 43 masks to date using vegetables, outdated pharmaceutical products, and my son's games. These masks symbolise differences in wealth depending on the country, and their ability to manage the crisis, accessibility to care, and one's social status," the artist says, thereby questioning 'Western supremacy' in global politics.

To participate, visit www.maskbook.org/en/special-covid-19

Enfants à la maison #jour 50 : 4 idées pour (bien) les occuper

Réservé aux abonnés



Julia Vergely

Pascale Petit-Labellie

Cécile Mary

Publié le 05/05/2020



Tous les jours, nous vous proposons des activités pédagogiques, culturelles et de loisirs pour occuper les plus jeunes à la maison.

Aujourd'hui, on réalise un masque, on améliore son orthographe avec le rappeur Kamini, on imagine un avenir radieux aux Champs-Élysées et on se laisse ensorceler par le quatrième volet cinématographique des aventures de Harry Potter.

S'exprimer masqué avec Maskbook (pour tous)

Le monde doit désormais s'habituer à avancer masqué. Ce qui était hier encore l'apanage du carnaval ou de la rébellion est aujourd'hui devenu un objet essentiel et vital : le masque est notre avenir à tous. Depuis 2015 et la COP 21, l'association – providentielle – Maskbook veille à « sensibiliser le grand public à la pollution de l'air, au réchauffement climatique, aux pandémies » en créant... des masques. Ici, point de masque chirurgical ou autre FFP2, mais des loups et des attributs faciaux créés à partir de matériaux de récupération, de « déchets divers atypiques, petits et légers ». Faire ainsi du masque un moyen d'expression pourra être une jolie façon d'habituer les plus petits à ce nouveau geste incongru, qui est pourtant notre salut.

TRAVAUX PRATIQUES

Quand fleurit l'art du « Do it yourself »

Par **Florelle Guillaume** • le 5 mai 2020



Et pourquoi pas allier l'utile au créatif ? Le déconfinement approchant, c'est le moment de se lancer dans la création de masques grand public. Armés d'un vieux t-shirt en coton, de ciseaux, d'une règle et d'un feutre, vous pourrez en créer une version customisée inspirée des motifs orientaux des textiles de [l'Institut du monde arabe](#) grâce à une vidéo explicative qui insiste bien sur les normes sanitaires recommandées. Si le thème vous inspire vraiment, laissez libre cours à votre imagination et participez à la grande campagne [MaskBook](#) qui, depuis 2015, sensibilise à la crise environnementale (et maintenant sanitaire) avec le masque de protection comme symbole. L'objectif ? Former une immense galerie collaborative où chacun peut partager son œuvre, poétique, drôle ou totalement fantasque, à partir uniquement de matériaux de récup. Parfait pour s'occuper tout en agissant pour le monde de demain.

Maskbook, action participative, artistique et citoyenne

WE LIFE

Coronavirus : quand les masques deviennent des oeuvres d'art

Par Sofia Giral | Publié le 28 Avril 2020

Le projet "Maskbook Covid-19" lancé par la française Alice Audouin appelle les citoyens à fabriquer des masques créatifs pour faire passer des messages militants. Leurs photos, venues du monde entier, constituent une oeuvre d'art unique et collective. Découverte en images.



Le projet Maskbook existe depuis 2015. Il met le masque comme symbole pour sensibiliser à la pollution de l'air et aux grands enjeux reliant la santé et l'environnement. (Crédit : Capoue d'Astou (artofchange21))

Et si les masques de protection, objets anxiogènes par excellence, devenaient des moyens d'expression d'optimisme et d'engagement ? Telle est l'idée du projet artistique [Maskbook](#). Le principe : les citoyens sont invités à créer des masques originaux pour "sensibiliser à la pollution de l'air, au réchauffement climatique, aux pandémies et aux grands enjeux reliant la santé et l'environnement". Puis à partager des photos de leur création.

C'est en 2015, à l'occasion de la COP21, que le projet est initié par Alice Audouin, fondatrice de l'association [Art of Change 21](#). Il rebondit naturellement au début de l'épidémie de coronavirus, sous le nom Maskbook Covid-19.

Des milliers de participants du monde entier ont déjà envoyé des portraits d'eux avec des masques DIY originaux. Pas question ici d'utiliser des masques chirurgicaux ou autres protections réservées à la lutte contre le coronavirus. Il s'agit plutôt de recycler des déchets, d'utiliser des matériaux naturels, inattendus ou d'avoir recours au digital pour imaginer un masque qui raconte la pandémie mondiale autrement... Voici quelques exemples les plus originaux.

Ce masque, confectionné par l'artiste brésilien Rubem Robierb, est baptisé *Ressusciter*. "La crise du Covid-19 nous rappelle que nous ne sommes qu'une petite partie de la planète. Donner-lui du temps et elle grandira et se régénérera... avec ou sans nous", explique-t-il.



L'artiste couturier français Lamyme M. a nommé son portrait *Suprême Occidentale* pour dénoncer cette région "qui a donné tant de leçons au reste du monde, tout en l'exploitant et le polluant plus que les autres", et qui finalement "se retrouve à terre et au bord de l'effondrement, et demande de l'aide aux pays du Sud, de Cuba à la Chine".



Ce participant de Chengdu en Chine a lui appelé son masque fait de clous et de bâtonnets en bois Armée de défense. "Ils protègent mon corps-forteresse contre le Coronavirus."



Cette maman a nommé son portrait: Ma fille, excuse-moi. Pour lui demander pardon de "la prise de conscience (écologique, ndr) tardive de notre génération", écrit-elle.



L'artiste indienne Shubhika Lal appelle à "changer de perspective" pour que "nos maisons deviennent des sanctuaires pour notre bien-être et non plus des prisons." Selon elle: "Nous devons apprendre à coexister avec tout, besoin nécessaire à l'évolution". Cousu main, son masque s'appelle: Une histoire de survie.



Le masque de cette beige, nommé *Vivre dans un monde incertain*, est accompagné d'une interrogation: "Dans un monde obscurci par l'idée de la rationalité, du calcul, des prévisions, comment se préparer à vivre dans un monde où l'infiniment petit (le virus, ndr) bouleverse toutes les courbes qui deviennent folles?"



Avec Des rats et des hommes, ce participant souhaite souligner le lien entre l'homme et l'animal: "Mains de poubelles remplies pendant le confinement dans les rues, moins de rats là où j'en voyais toujours... mais beaucoup plus d'oiseaux et de canards. Avec le confinement, on mesure davantage nos relations avec les animaux".



Pour participer, envoyez votre portrait, sur fond uni, accompagné d'un titre et d'un message expliquant votre œuvre, directement [sur le site du projet](#).

THE CHAUPAL SPEAKS

A DIALOGUE ON ARTS CULTURE & ENVIRONMENT

The Chaupal Speaks - India - Newsletter

28 April 2020

[Link - Lien](#)

CULTURAL SHIFTS, DISINTEGRATION & FREE FALL

New Possibilities

#MASKBOOKINDIA #MASKBOOKCOVID19

ART OF
CHANGE
21



The ArtOfChange21 & The Kala Chaupal Trust are collaborating on the #MASKBOOKINDIA Campaign under the global #MASKBOOK umbrella campaign initiated by Art of Change 21 in 2015. www.maskbook.org



Alice Audouin

Founder and Chair of Art of Change 21, and Cofounder and former chair (2008-2014) of the French association COAL Art & Sustainable development.

Are we certain there'll be a Future after COVID9?

The end of the coronavirus crisis will not spell the end for other big global crises related to environmental issues. This current crisis might be the first episode in a long series. Covid-19 might be followed by other environmental and sanitary crises, because our world is now global, dysfunctional and climate change is worsening everything. So, the times that follow Covid-19 can't be called the Future. Between now and the possibility of a Future, as we navigate and weather the middle of the storm, the goal is to implement a new kind of world where everything will have to be different, from energy to eating, shopping to transport. We will have created a more sustainable world where we will afford to have a Future again - only then will we be able to manage the risk.

During this ecological transformation, people's vision of what health, nature, wealth, beauty... are will change too, and this is where artists will play a very important role. They are the torchbearers and the accelerators of the Future: a space for new possibilities, a moment where will can dream again. The other word for this Future is Freedom.

In this current storm, we have great environmentally and socially engaged artists, crafts persons rooted in local history and in touch with nature: they are the people we need to make the Future happen. Their current challenge is to get through the crisis, to survive the crisis. The most important people in the post-COVID world are the ones who are especially impacted now. In this period of crisis, solidarity is growing. They will be helped and they will create new ways to be helped.

I am sure that selfishness and competition will decrease, and that the role of the artist as someone who promotes generosity and cooperation will rise again.

As we face a collective challenge, our answer will be collective, both socially and environmentally. Art is a wonderful means to unite people, as art can engender a common goal, a common... Future.

Engaged artists will be stronger after the coronavirus crisis. They have to be!
They have to bring us to the next step, when the Future will be back on Earth!

L'INFLUX | ART

ENSEMBLE A LA MAISON

A vos masques, prêts ? Partez !

PUBLIÉ LE 18/04/2020 À 10:30 - 4 MIN - MODIFIÉ LE 17/04/2020 PAR [CÉCILE COP](#)

Et si les masques servaient à autre chose qu'à se prémunir du Covid 19 ?



Save the world, Antony Mamba, Maskbook project Cop: Maskbook project

Détourner l'image anxiogène des masques pour en faire un moyen d'expression artistique et engagé c'est « plus fun » que de fabriquer votre masque de protection en suivant les tutos qui fleurissent sur le toile ! En ces temps de confinement, nous vous partageons deux initiatives artistiques et citoyennes. Libre à vous d'y participer.

Une initiative internationale : Maskbook

Démarré en 2014 en amont de la COP21, Maskbook se présente comme la : « première action participative, artistique et citoyenne sur le lien santé-pollution-climat, qui utilise le masque comme symbole »

L'objectif de ce projet international, participatif et artistique créé par l'association [Am of Change 21](#) et l'artiste chinoise Wen Fang, est de mobiliser la créativité des artistes et des citoyens sur un enjeu majeur : le lien entre santé et environnement. Ce dernier recouvre de nombreux sujets : la pollution de l'air, les conséquences du réchauffement climatique, ainsi que les pandémies d'origine animale.

C'est à Wen Fang, artiste et photographe chinoise que le projet doit son nom :

« En China, comme nous portons tous des masques anti-pollution, Facebook devrait s'appeler Maskbook. »



Maskbook sensibilise et mobilise le grand public par la créativité en utilisant le masque anti-pollution. Le masque devient alors un support artistique et engagé, une œuvre collective et un plaidoyer citoyen.

Le projet en chiffres

Le projet se décline en cinq moyens d'actions :

- des ateliers de création de masques
- des expositions :
- une [galerie de portraits en ligne](#)
- une application mobile
- Masktrotter** : Un masktrotter est un globe-trotter ou voyageur qui souhaite donner un sens artistique, écologique et solidaire à son voyage. Son action consiste à aller à la rencontre de ceux dont la réalité quotidienne témoigne de la crise environnementale actuelle. L'objectif est de proposer à des personnes individuelles de créer avec eux un masque, de réaliser leur portrait et recueillir leur témoignage pour le relayer sur [Maskbook.org](#).



Cop: Maskbook project

Ainsi, depuis 5 ans, plus de 6 000 personnes de plus de 40 pays ont créé leur masque et leur ont attribué un nom et un message.

Un Maskbook Covid 19

En 2020, La pandémie de COVID 19 relance l'initiative Maskbook. Elle alors pousse les organisateurs à lancer une [nouvelle campagne](#) pour rassembler la plus grande galerie internationale de portraits masqués, créatifs et engagés sur le thème du COVID-19.



Vous pouvez participer seul ou en famille :

Créez votre masque, déployez vos talents créatifs et partagez votre solution à la crise sanitaire et environnementale actuelle. Les portraits de famille sont bienvenus !

Compte tenu du confinement, Maskbook propose de créer des portraits de couple, de familles ou colocataires, confinés ensemble. Accompagnez vos enfants dans leur démarche afin qu'ils aient un message fort à travers leur masque.

Le [mode d'emploi](#) détaillé est là

CULTURE | CHRONIQUE

Les foires sont-elles acceptables ?



par Philippe Dagen

Il y a un an, ce n'était pas une question pour le monde de l'art contemporain. Aujourd'hui, impossible de l'esquiver : le système des foires est-il encore acceptable ?

Le 11 mars 2019, le site américain *Artnet News* diagnostiquait le « *peak art fair* » : 60 foires en 2000, près de 300 en 2019. L'inflation serait-elle dangereuse ? Combien de foires disparaîtraient, victimes de la concurrence ? Interrogations désormais obsolètes : le 6 avril, sur le même site, le galeriste new-yorkais David Zwirner, star de la profession et grand habitué des foires, annonce que ce monde « *va probablement s'effondrer* ». Les deux principales sociétés spécialisées dans ces manifestations, Art Basel et Frieze, « *s'en sortiraient probablement* », veut-il croire, mais il s'avoue « *à l'little nervous* » – euphémisme poli – pour les autres. Que s'est-il passé ? La pandémie évidemment, mais le mal vient de plus loin.

Brève histoire des foires : la première a lieu à Cologne, en 1967, trois ans avant celle de Bâle, devenue par la suite la puissance dominante avec ses filles, Art Basel Miami Beach, créée en 2002, et Art Basel Hongkong, en 2013. Deuxième structure concurrente, Frieze Art Fair naît à Londres en 2005 et essaima à New York à partir de 2012 et à Los Angeles en 2019. Entre-temps, le phénomène s'est généralisé en Europe (Madrid, Paris, Bruxelles...), en Asie, en Amérique latine et, récemment, en Afrique (Marrakech, en 2018). Il passe pour le symbole de la mondialisation heureuse éclairant le monde, bien qu'il ne soit que l'application à un certain type de marchandises des méthodes du commerce et de la Bourse. Dans une foire, une œuvre est une certaine somme d'argent et une occasion de spéculation. Les considérations artistiques sont secondaires.

Le chaos des reports

On ne peut que le regretter. Mais, si justifiées soient-elles, ces attaques, portées par des artistes las d'être traités comme des marques commerciales et des critiques agacés de s'entendre demander quel serait le « bon achat », n'ont, en un quart de siècle, ni ébranlé le système ni même ralenti son expansion. La première offensive efficace a été lancée l'an dernier au nom de la raison écologique. Quel est le bilan carbone d'une foire ? Transport des œuvres, déplacements des professionnels, gaspillages prétendument festifs : jusqu'alors, les organisateurs de foires ne voyaient pas le problème. Sous la pression de l'association Art of Change 21, ceux d'Art Basel acceptent enfin un débat public sur ce thème en juin 2019, pour ne pas y dire grand-chose.



Les gens s'installent au bord de l'étang d'été, au sud de Paris, samedi 14 juin. Le ciel est bleu et le soleil est chaud. (Photo: B. de la Roche)

De quoi avons-nous besoin?

ENVIRONNEMENT

L'urgence, plus que jamais, de repenser le système

PAR JULIEN FROST

Avant d'être au sol, effondrement de la production industrielle, chute de la pollution... La crise du coronavirus a des effets jamais observés sur la qualité de notre environnement. Une occasion à saisir, une fois la pandémie passée, pour tout repenser.

ÉCOLOGIE — AVANCE

Comment vivre sans aéroports

PAR JESSIE LEBLANC

Douze vols par semaine pour Wuhan, 31 pour Ibiza, 17 pour Punta Cana, 30 décollages par jour pour Atlanta : le business aérien de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle avant l'épidémie de Covid-19 n'est plus compatible avec le monde dévasté devant surgir de la catastrophe.

ART — ENQUÊTE

Biennales, fin de partie?

PAR LUDOVIC LAMANT

Alors que foires et les grands salons d'art sont reportées ou annulées sous l'effet du Covid-19, des voix se font entendre pour en finir avec ces grands-messes culturelles polluantes et trop insérées dans l'économie de marché. Et plaident pour une démondialisation des arts.

ÉCART — DIVERSTÉ

Keucheyan: «La sobriété ne peut s'organiser que collectivement»

PAR FLORENCE BÉGIN

Le sociologue Razmig Keucheyan explore les pistes ouvertes par la crise sanitaire pour repenser nos besoins. Le défi à relever est double : les satisfaire de manière égalitaire, mais limiter ceux qui ne sont pas soutenables.

se mêlent », en 2019 — ndr] posait la question des relations entre les humains et les autres espèces du vivant, mais elle était financée par Total. »



Après les Watchdog, d'Olafur Eliasson, le 3 décembre 2015, devant le Panthéon, à Paris. L'artiste danois a rasé des blocs de glace du Groenland, en pleine COP 21, provoquant une polémique sur le coût en émissions carbone de son œuvre.

Le cas de Venise est particulier, alors que la ville a souffert des inondations en novembre dernier et que le tourisme de masse met à mal la sauvegarde de son patrimoine. L'an dernier, la seule Biennale d'art contemporain a attiré près de 600 000 visiteurs, la plupart débarqués à Venise par avion, quand ils ne descendaient pas d'un paquebot de croisière. « Le

choix de Venise était une erreur dès le départ : accueillir un événement mondial sur une terre aussi fragile, qui a perdu la moitié de ses habitants », juge Alice Audouin, présidente d'Art of Change 21, une association engagée pour le développement durable dans l'art, parrainée par l'artiste Olafur Eliasson.

Mais l'affaire dépasse de loin la cité italienne. Alors que la Biennale d'art à Venise s'est créée à la fin du XIX^e siècle, des dizaines de biennales et triennales ont vu le jour dans les années 2000 et après. Il y en aurait 267 aujourd'hui, associées à l'essor international des villes qui les portent, avides de publicité et d'investissements étrangers. Canaïses, murs peints à l'acrylique, vitrines... : à chaque fois, ces mega-expositions génèrent des montagnes de déchets, jetés dès la clôture de la biennale. « Il en faut moins. C'est comme la fashion week, tranche Alice Audouin. Une grosse en Asie, une autre en Europe, une autre aux États-Unis. Cela suffit. »

Comme dans tant d'autres secteurs, l'épidémie a provoqué une vague inédite d'annulations et de reports. Manifesta, qui devait ouvrir à Marseille le 7 juin, a **annoncé son report** – sans avancer de date de réouverture à ce stade. À Sydney, la biennale, ouverte depuis neuf jours, a fermé ses portes et déployé une partie de ses contenus en ligne. La foire **Art Basel Hong Kong**, elle, a délocalisé ses stands sur Internet – des « *online viewing rooms* ».

Beaucoup de ces manifestations se déploient sur les routes des flux du capitalisme financier, comme le relève Florian Gaité : « *Les grands-messes de l'art contemporain s'organisent, soit directement sur les lieux de vie des collectionneurs – comme la foire Art Basel, à proximité de la fondation Beyeler en Suisse [le galeriste Ernest Beyeler a cofondé la foire de Bâle – ndlr] –, ou carrément sur leurs lieux de villégiature, à l'instar d'Art Basel à Miami. C'est le résultat des lois du marché. Le discours véhiculé par ces événements d'un art global, qui transcende les différences, correspond en fait aux réalités de l'économie de marché.* »



Vue de l'exposition carte blanche à Tomás Saraceno au Palais de Tokyo, en 2019. © Studio Tomás Saraceno

De ce point de vue, « *la question du vtrage écologique se pose de manière assez cynique dans notre milieu* », dénonce-t-il, puisque « *le marché se nourrit depuis des décennies du discours anticapitaliste des artistes, dont il neutralise toute la portée critique* ». La plupart des personnes interrogées par Mediapart confirment ce grand écart entre les injonctions politiques des œuvres et les pratiques d'un milieu adossé aux mutations du capitalisme.

À l'exception de quelques artistes, à l'instar de l'Argentin Tomás Saraceno (**exposé l'an dernier** au Palais de Tokyo), Alice Andouin constate un grand écart entre « *le message de l'œuvre et son processus de fabrication* ». Au Palais de Tokyo, Emma Lavigne est en train de repenser le modèle économique d'un centre qui dépend à 60 % des ressources privées : « *L'art, ne serait-ce que par la construction de climats, est un*

Face mask art project inspires creative release amid COVID-19

By Bi Mengying Source: Globaltimes.cn Published: 2020/3/13 0:17:20 Last Updated:
2020/3/12 12:17:20



Chinese artists begin COVID-19 dialogue



Photo: Courtesy of Windowfish

Protection from air pollution to preventing diseases from spreading, face masks have taken on new meaning since the coronavirus COVID-19 outbreak. And face masks now play a role in the art world.

Maskbook, a project initially launched to raise awareness on air pollution and climate change, has been reinvigorated.

Ahead of the 2015 UN Climate Change Conference in Paris, Beijing-based artist, Wen Fang proposed the idea in 2014, inviting the public to express their creativity by creating individual face masks. During the conference, Wen's idea was turned into a sideline exhibition held at Grand Palais in the French capital. By the end of 2016, the project had attracted thousands of participants from over 40 countries and regions.

Following the COVID-19 outbreak, Wen relaunched her project with three female artists, Ma Yue, Néowenn, and Yiting who are now asking the public to create face masks and share their personal stories. The female artists belong to Windowfish, an artist collective dedicated to reconnecting art with the public.

Action and courage

The project's initial significance lies in the public's transformation from fear and self-protection against the air pollution to contemplation and taking responsibility, Wen explained. The renewed project includes those who have shown bravery amid the outbreak and their reflections on the experience.

"Can making a face mask change reality? Yes. Because it is at this moment that we are no longer waiting; we are taking action," Wen told the Global Times.

In explaining why taking action matters, Yiting shared how some of her friends asked for her opinions on the face masks designs they wanted to create. She'd usually suggest they try to make them first.

"More often than usual, what they eventually create is different from how they thought the face masks would be when they first started. The mind and action are separate. Action can help reduce the noise in your mind, and give people true courage," Yiting said.

Building connections

The art project has brought people together amid the epidemic. By sharing work and contemplating together, participants do not feel as lonely.

Néowenn said they had received collaborations from families, such as face masks made by mother and daughter pairs for their pets to let children know that face masks not only protect people but also nature.

"An acquaintance of mine not only took part in making a face mask but offered to help produce a video for the project. I thanked her and told her we couldn't pay her. She didn't mind and shared her personal story of traveling the world and volunteering in Morocco as a disabled person. I almost cried and thought about my friends who were just like her," said Wen.

The connections developed through the project were made possible due to the project's accessibility. Participants, both young and old have the opportunity to express themselves and connect with others, Wen explained.

Healing the heart

"The healing process of making the face masks is like adding more energy to one's spirit and strengthening their mental immune system," said Ma when discussing the art project's therapeutic aspects.

Dubbed it as a form of spiritual quarantine and internal dialogue, Yiting noted the project provides the opportunity to deal with one's emotions, trauma, or wishes, which have been buried in their hearts but evoked by the epidemic.

"Such feelings tend to be ignored in our routine life," Yiting said.

At the height of the epidemic, Wen began to reflect upon death. "If I died this year, would I have any regrets?" she asked herself while making a mask with this theme. Upon completion, she felt relieved as she could face the question without fear.

As more people join the project, the artists have experienced many emotional moments.

"When my friend, who works as a designer, sent me his work that he made for Maskbook, I knew then he had found his means of catharsis," said Wen.

Her friend's face mask featured a quote by the English poet George Gordon Byron: "If I should meet thee after long years, how should I greet thee? With silence and tears."



Article abonné

Écologie

Le désastreux bilan carbone de... l'art contemporain

De André Sier

Publié le 06/12/2019 à 13h00

Comme la mode, le cinéma ou la musique, l'art contemporain est un redoutable émetteur de CO₂. De la création des œuvres aux foires et expositions temporaires, le bilan carbone s'est alourdi. La faute à la mondialisation et à la circulation effrénée des œuvres et des personnes.

On se souvient de ces blocs d'iceberg prélevés dans un fjord du Groenland qui, à Paris et à Londres, se liquéfiaient le temps d'une COP sous les regards interloqués des passants. Le *Watch* était une installation éphémère et c'est ce qu'il fallait, estimait l'artiste danois Olafur Eliasson, pour alerter sur le réchauffement climatique. Et au-delà sur l'impact écologique du marché de l'art, dont le bilan carbone est glaçant. Ou plutôt brûlant. En termes d'empreinte, ça commence dès la production d'une œuvre, jusqu'à son exposition et son stockage. Et ça pèse lourd ! Celle d'Eliasson ? Pour la matière première, 80 t de banquise. Son empreinte carbone ? Quarante tonnes, d'après ses calculs. Et déjà la polémique enfle : « C'est trop ! » fulminaient les écologistes. Sauf que « développer une prise de conscience, c'est gagner des milliers de tonnes ! » rétorque Alice Audouin, fondatrice d'Art of Change 21, association spécialisée dans le lien entre l'art contemporain et le développement durable. Des enjeux que les artistes intègrent désormais dans leurs créations : le Français Jérôme Gobé, qui fait pousser des cornes sur de la dentelle, ou le Britannique Hanson Mirza, qui a recouru à l'énergie solaire. Pas de quoi perturber les habitudes des galeristes, curateurs et collectionneurs, qui continuent de débouler des quatre coins du globe aux grands rasoirs. En avion, évidemment, voire en jet privé, lâchant des milliers de tonnes de dioxide de carbone. En hublot, après la Fiac, on s'envole à Art Basel, on embarque sur West Bund Art, à Shanghai, avant de rejoindre la Biennale d'Istanbul et Miami Art Week, qui réunissent une dizaine de foires, 6 000 artistes et 500 galeries internationales. Tout ça, en un matin et des poussières...

« Ce sont là les contradictions du monde de l'art qui, préoccupé par l'écologie, reste producteur d'environnements blockbusters, accordant une plus-value à la circulation effrénée des œuvres et des personnes », reconnaît Jean-Max Colard, chargé du développement culturel du centre Pompidou. La faute à la mondialisation et à l'accélération de la production. Avec son *Reduce Art Flights*, l'artiste Gaston Metzger avait vu juste, appelant dès 2008 à réduire la voiture. Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd à Art Basel, le directeur ayant intégré dans son rapport annuel le bilan carbone. Et ce, après s'être soumis à un régime draconien : restriction du trafic pour les livraisons, rénovation des systèmes de climatisation et d'éclairage, gestion des déchets. En un an, on réduisait la consommation totale d'énergie de 5,7 %, qui atteignait en 2018 29 787 MWh. Et les émissions de 7,8 %, estimées à 1 070 t de carbone. Vertigineux ! Dans la balance des émissions nettes, il y a aussi les expositions temporaires. À Paris, en 2016, on en recensait 95 disséminées sur 34 sites. Sans compter 1 317 galeries. L'étape où les émissions sont les plus élevées ? Celle du transport et du démontage, l'équivalent de 30,6 t carbone, d'après les calculs d'Atentia, une société d'ingénierie qui a réalisé pour le Quai Branly le « bilan de gaz à effet de serre d'une exposition ». Le pire, en termes d'émission, ce n'est pas le mobilier (24,5 t), ni le cloisonnement (30 t), mais le décor qui « intervient à hauteur de 37,3 t », poursuit-on. Et qui, des murs à leurs revêtements, bourrés de soléx et de formakéhyde, finit... aux ordures ! Pour « Monumenta 2014 » des sœurs Kabanov, au Grand Palais, entre le bois, la peinture, le crépi, la maquette et le mobilier, le tout s'est soldé par 200 t de déchets ! Lesquels ont « connu une seconde vie, grâce à un démontage responsable et à un circuit inédit de recyclage sélectif », note Alice Audouin, appelée à la rescousse.

LES ERREURS DU PASSÉ

Polluées, les musées ? Oui ! Et dans leur structure même, souvent inadaptée aux normes actuelles de climatisation et d'isolation. Pour ce qui est du musée du quai Branly, ouvert en 2006, l'architecte Jean Nouvel a pris en compte l'écoconception au tout début du projet, ce qui a donné un bâtiment à haute qualité environnementale. En revanche, au centre Pompidou, on tente de réparer tant bien que mal les erreurs du passé : une construction énergivore, qualifiée de « passoire thermique » car « conçue avant le choc pétrolier et inaugurée après, en 1977 », comme le rappelle Jean-Max Colard. Alors, on remet aux normes en rénovant les façades. Quant au Louvre, on a bien recruté un chargé au développement durable, mais on s'est aperçu que 98,9 % des émissions de gaz à effet de serre étaient imputables aux visiteurs. Du coup, on a installé des poubelles pour les fascicules destinés aux 10 millions de visiteurs par an. Sur papier recyclé ! Du bricolage ? C'est qu'« il n'y a pas d'étude ni d'outil pour mesurer les impacts et les réduire. C'est très technique, il faut faire appel à des experts spécialisés dans l'écoconception », ajoute Alice Audouin.

En retard, le secteur de l'art ? Sans doute, au regard de l'avance prise par le théâtre, qui, lui, utilise des scènes 100 % écoconçues. Au ministère de la Culture, où un haut fonctionnaire chapeaute le développement durable, on reconnaît que « le secteur souffre, comme beaucoup, d'un manque d'expertise et de moyens financiers, pour mettre en œuvre des réglementations environnementales complexes ». Face aux réductions de budget, on encourage le mécénat, qu'on accompagne d'une charte éthique. « Elle est inexistante, reconnaît Clémence Dubois, du collectif Libérons le Louvre. Elle interdit les partenariats avec les industries liées au tabac et à l'alcool, sans intégrer celles qui financent les énergies fossiles ! » Leur bête noire ? Total et son mécénat sur le Louvre, « du blanchiment par l'art, avec des dons déguisés à 60 % », qu'ils dénoncent en installant, par exemple, une statue noire au pied de la Victoire de Samothrace. On peut se demander si c'est utile mais à la Tate, en tout cas, ça a fonctionné : en 2016, l'initiation britannique mettait fin à un sponsoring de vingt-six ans avec BP !

Face à l'urgence, du côté des professionnels, on agit. Au Quai Branly, on impose désormais une scénographie simultanée pour deux expositions. « Entre deux projets, on a réduit 90 % des intrinsèques et 56 % des constructions, ce qui permet de réduire la consommation de bois de 13,5 t, et celle de Plexiglas de 241 t », se réjouit Anne-Cécile Maitreay, chef de projet. Quand le matériel n'est pas prêt ou donné, il est vendu aux enchères : au Louvre-Lens, après « l'Empire des rêves », 180 m² de moquette, 8 sofas et 185 m de tissus signés Christian Lacroix sont partis à 4 500 €

le lot ! « Avec les fonds, on a financé un projet pour les demandeurs d'asile », confie Typhaine Arnail, responsable des œuvres, qui a créé des espaces de stockage de 200 m³ pour les 540 rebuts, réutilisés à chaque expo. Seulement, tout cela a un coût. Quand par exemple le démontage, qui est complexe, nécessite l'aide d'un expert. Parfois, mieux vaut en créer de nouveau. On se tourne vers la Réserve des arts, qui collecte les rebuts et les revend à bas prix. « Ce marché n'est pas une manne qui profite aux grands acteurs. Mais il est générateur d'emploi », affirme Audrey Harris, responsable des partenariats. Le monde de l'art est peut-être sauvé.

EMPREINTE ÉCOLOGIQUE MONSTRE

Agenda serré : après la Fiac à Paris, on s'envole à Art Basel à Miami, on embarque sur West Bund Art, à Shanghai, avant de rejoindre la Biennale d'Istanbul et Miami Art Week, qui réunissent 6 000 artistes et 500 galeries.





Sorties

3 raisons d'aller...

... au Festival Atmosphères

1 C'est gratuit. Parrainé par la chorégraphe Blanca Li et l'astrophysicien Jean-Pierre Bibring, le « père » du robot



européen Philae, cette manifestation tisse des liens entre sciences et arts autour de 20 films et documentaires qui mettent en avant l'urgence écologique.

2 C'est pour notre planète. La menace est là, sous nos yeux la Terre se réchauffe ! Lors de tables rondes, il sera question de l'avenir du tourisme, des théories de l'effondrement ou encore de l'alimentation. Dans une conversation à mi-chemin de la conférence et du spectacle, le neuroscientifique Sébastien Boulter proposera aussi de découvrir pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire notre planète et comment y remédier.

3 C'est pour toute la famille. Ce n'est pas un hasard si Atmosphères tombe pendant la Fête de la science. Les enfants, principaux concernés par les menaces à venir, sont invités à participer gratuitement à de nombreux ateliers qui ont des thèmes aussi variés que la permaculture, les graines anciennes, les insectes... Ils pourront également créer à partir de matériaux de récupération leur propre Maskbook, un masque artistique pour dénoncer la pollution de l'air. G.R.

Les 8 et 9 octobre à La Défense.
Du 10 au 12 octobre à Courbevoie.



FLASH-BACK

L'humoriste Muriel Robin revient sur scène avec *Et pot !* une sélection de classiques coécrits avec Pierre Palmade. Et l'envie de les partager avec plusieurs générations.

Quand avez-vous eu l'idée et l'envie de revenir avec ces textes ?

Tout simplement parce que je suis encore très en forme pour les jouer car c'est un spectacle qui demande beaucoup d'énergie. En attendant, j'aurais pris le risque que cela n'existe jamais ; et j'aurais bien l'idée que ceux qui me suivaient à mes débuts reviennent, comme quand on revient écouter des chansons qui nous ont accompagnés. Et puis, j'avais envie de donner à ceux qui ne m'ont jamais vue sur scène... ce qui m'a manqué pour certains artistes que j'aurais rêvé voir sur les planches. C'était une décision plutôt ressentie que réfléchie.

Quelle sensation éprouvez-vous à l'idée de revenir sur scène avec des œuvres devenues des classiques ?

Je suis très heureuse, très excitée, parce que je vais l'aborder différemment. Je ne suis plus tout à fait la même personne ; et je vais revisiter ces sketches avec ma personnalité d'aujourd'hui. Trente ans après, il y a surtout de l'émotion de voir le temps qui passe. C'est une façon d'opérer un retour en communion avec le public de mes débuts tout en la partageant avec des gens qui ne m'ont jamais vue sur scène.

Avez-vous retravaillé les textes ?

Non, je ne voulais pas y toucher. Ce qu'on a écrit avec Pierre Palmade il y a trente ans touchait à des thèmes uni-

tion au restaurant, la vie d'une coiffeuse dans son salon... ces petites choses ont survécu au temps.

Comment avez-vous choisi ceux que vous repreniez et ceux que vous laissiez de côté ?

J'ai fait une sorte d'audit. Et puis, j'ai regardé un classement des plus populaires sur Internet. À travers cela, une évidence s'est dégagée. Il y a les sketches cultes comme le *Mariage*, *L'Addition*, *Suivent les inévitables : le Barbecue*, *la Réunion de chantier*, *le Salon de coiffure*... On n'a malheureusement pas autant de matière que j'aurais aimé ; mais le sketch le plus court fait 12 minutes et le plus long 18. Et comme je voulais qu'il y ait des nouveautés dans cette balade entre hier et aujourd'hui, sur un one-woman-show de deux heures, on se retrouve avec une heure et demie de sketches anciens et une demi-heure d'inédits.

Certains sont devenus incontournables : imaginez-vous le public les reprendre le briquet à la main ?

Non. Mais c'est vrai que pour certains, comme le *Mariage*, cela fonctionne un peu comme un tour de chant où le public finit certaines phrases à ma place. C'est émouvant.

Propos recueillis par François-Xavier Taboni
Du 1^{er} au 12 octobre au Dôme de Paris - Palais des sports, 34, bd Victor, 15^e.
01 48 98 40 10. ledomedeparis.com.

Art Fairs

'Everyone at a Place Like Art Basel Is Complicit': Artists May Be Making Art About Climate Change, But Nobody at the Fair Wants to Talk About It

The theme is in the air, but the art fair is only beginning to tackle how business must change.

Kate Brown, June 14, 2019



Asking about carbon footprints and climate change concerns will not make you hugely popular at an art fair, I have learned.

On the heels of the Lithuanian Pavilion's [climate change-themed opera](#) "Sun & Sea (Marina)" winning the coveted Golden Lion award at the Venice Biennale, one might have expected that the issue would get some play in Basel this year. After all, given that the fair opens just a few weeks after the Biennale, one art-market adage is "see in Venice, buy in Basel."

The issue, certainly, was in the air as the 2019 fair opened. In fact, as visitors filed into Art Basel on the fair's first public day, students and young artists staged a performance aimed at raising climate awareness outside the fair. The action was organized by the Paris foundation [Art of Change 21](#).

Still, despite both the critical acclaim around "Sun & Sea (Marina)" and the pressure from the young activists—and despite the concern displayed in no less than two panels on the topic in Art Basel's Conversations section—the so-called "green hush" seems to hold in the stands of the world's premier art fair.

Talking Change

The hesitancy is understandable, sort of. The questions around the art-world's carbon footprint are deeply uncomfortable for everyone, this writer included. It brings up questions of our very existence as an industry. Professionals of all stripes travel around the world multiple times per year for trips lasting under a week, and the whole supply-and-demand chain, as it currently stands, calls for art to be regularly shipped from A to B, usually as quickly as possible. ("You know the art world way—I am on a plane every two weeks," I overheard one fairgoer explain.)

Short-term events like Art Basel are known to generate waste in the form of bubble wrap, crates, and temporary building materials. It makes sense that, despite the alarms going off outside about an imminent climate emergency, the art world has a vested interest in keeping a business-as-usual approach for as long as possible.

"We have been very accepting that art travels around and that it can get there in 24 hours notice," says Andrew Stramentov, director of [Box Box](#), a new company pioneering reusable shipping crates, at an Art Basel panel yesterday on the carbon footprint of contemporary art. "Unless the collectors are asking questions, there is very little imperative for the system to change."



Stramentov spoke alongside panelists Lucia Pietromusti, curator of General Ecology at Serpentine Galleries and curator of the Lithuanian Pavilion, and Catherine Bottrill, head of the Creative Green Programme at the London-based charity [Julie's Bicycle](#). The trio only got to the more touchy question of art fairs in the last quarter of the conversation.

Stramentov stressed that collectors have a lot of agency in how green a gallery transaction can be. He suggested collectors start asking galleries to use greener shipping companies to start. Bottrill stressed that everyone should be thinking about the efficiency of the buildings hosting such events.

The role of art fairs in the climate crisis was raised before this year's Art Basel even began. "Art fairs can play a role in putting forward the visceral and emotional side of the issues, but they are not inherently environmentally friendly," Art Basel's director Marc Spiegler told [EY](#) when asked about the fair's ecological considerations, seeming to concede that the very foundation of an art fair is just not good for the environment.

Still, Basel is making small steps. It is trying to reuse materials and minimize waste, while its sister design fair has stopped using plastic bottles at booths. In general, though, they don't want to tell their clients how to behave.

White Cube, Green Hush

When it comes to the art in Basel, the so-called "visceral and emotional side" of the issue of climate change just isn't moving the conversation. Nearly every gallerist I spoke to said that collectors are just not that interested in climate change as a topic.

The subject is different, in this way, from other hot-button issues that are raging in and beyond the art world, like representation, race, and gender politics. Those seem to have informed the kind of art on view—and translated into sales.

CULTURE - ARTS

Paris

Le milieu de l'art en quête d'écoresponsabilité

Réduire leur empreinte carbone est une préoccupation croissante des musées qui multiplient les initiatives.

Le Monde

Publié le 23 janvier 2019 à 19h00 - Mis à jour le 23 janvier 2019 à 19h00 - 4 lectures 4 min.



Le Musée du Louvre (photo grandeur nature le 23 janvier) a réalisé un bilan carbone de ses activités en 2015 et 2017. (JONEL BERNARDINI/REUTERS)

La récente exposition au Palais de Tokyo à Paris de Tomas Saraceno, plasticien investi depuis toujours dans l'écologie, témoigne d'une préoccupation partagée par de nombreux artistes : que leur œuvre créatrice puisse s'inscrire dans une démarche respectueuse de la planète. La question n'est pas anecdotique : le contrôle de température nécessaire à la conservation des œuvres et le concept même d'exposition temporaire paraissent en effet difficilement conciliables avec la notion de durabilité, d'où l'accusation parfois assénée de « greenwashing » (écoblanchiment).

Certaines associations sont malgré tout en pointe sur l'association de l'art et de l'environnement. C'est le cas d'Art of Change 21, portée par Alice Audouin, invitée fin novembre 2018 au Centre Pompidou pour un débat sur la transition écologique dans la culture. Art of Change 21 a pour vocation de faire dialoguer artistes, citoyens et scientifiques pour faire résonner les enjeux du changement climatique et mobiliser autour d'eux. COAL, Coalition pour l'art et le développement durable, dirigée par Lauranne Germond, accompagne également artistes et scientifiques dans une production raisonnée de leurs œuvres, par exemple dans le cadre de la COP21, mais également pour le compte d'institutions et de collectivités. Une éco-conception de la culture qui n'est pas encore généralisée dans le milieu de l'art.

Des conservateurs se mobilisent pourtant autour des questions environnementales. L'International Council of Museums (ICOM), qui fédère les professionnels des musées du monde entier, a lancé, en septembre 2018, un groupe de travail sur la durabilité. Les pistes d'actions retenues n'abordent cependant qu'en dernier lieu la question du rôle environnemental du musée en tant qu'émetteur de CO₂. Les musées doivent agir « à travers leurs collections, comme source d'information, comme éducateurs, facilitateurs, activistes et porte-parole, et comme utilisateurs des ressources naturelles », indique l'ICOM.

Normes de conservation

Le Groupe Bizot, cercle très fermé qui réunit des conservateurs des plus prestigieux musées internationaux, aborde, quant à lui, la question sous l'angle des normes de conservation. Il préconise ainsi pour la préservation des matériaux hygroscopiques (qui absorbent l'humidité, comme les tableaux ou les textiles) une humidité entre 40 % et 60 % et une température entre 16 et 25 degrés.

L'élargissement de ces plages autorisées est un enjeu de taille, en ce qu'il permet de réduire les besoins de climatisation. Les recherches les plus récentes de l'institut canadien de conservation et du Centre de recherches sur la conservation des collections de Paris tendent ainsi à assouplir ces normes.

Après avoir veillé à l'application en interne de la Stratégie nationale du développement durable (2010-2013), le ministère de la culture et de la communication applique aujourd'hui la Stratégie nationale de transition écologique vers un développement durable (2015-2020). Une mission est chargée du pilotage de cette stratégie au sein du ministère, qui devrait déboucher sur des audits énergétiques pour mieux maîtriser la consommation.

La première étape pour les musées est un bilan carbone de leurs activités, qui permet d'identifier les potentielles sources d'économie

Dans la foulée de ces plans, les musées se mettent progressivement au vert. La première étape est un bilan carbone de leurs activités, qui permet d'identifier les potentielles sources d'économie. Le Louvre s'est prêté à l'exercice entre 2015 et 2017 avec, à la clé, une rénovation d'une partie des dispositifs de chauffage et de refroidissement ou encore le

remplacement des sources lumineuses halogènes par des LED, moins gourmandes en énergie. Le Musée du quai Branly-Jacques Chirac bénéficie de ses bâtiments récents, qui permettent de réguler la consommation d'eau et d'électricité. Mais le bâti n'est pas le seul poste d'économie possible.

Les expositions temporaires sont ainsi une des principales sources d'émission de carbone des musées : le transport des œuvres, leur emballage et la scénographie pèsent sur le compteur. Pour l'éviter, la Bibliothèque nationale de France (BNF) réutilise autant que possible emballages et éléments de décor. Le MAC/VAL, à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), a adopté un système de cimaises en briques de médium qui peuvent être modulées et réutilisées d'une exposition à l'autre.

Des déplacements groupés

S'agissant du transport des œuvres, le Palais des beaux-arts de Lille demande systématiquement à la société de transport qu'il emploie de faire des déplacements groupés avec d'autres établissements artistiques. Au sein d'un même territoire, les groupements d'œuvres et les réserves mutualisées entre musées permettent également des économies : les œuvres de la région Rhône-Alpes sont ainsi réunies dans un entrepôt sécurisé et une navette hebdomadaire réalise les trajets afin de réduire le nombre de voyages d'une ville à l'autre.

Mais comment faire lorsque tous les tableaux d'une exposition ont une provenance différente ? Une solution radicale existe, à laquelle les musées ne sont pas tous prêts à se convertir : utiliser des copies. Le Musée Van Gogh d'Amsterdam propose ainsi des reproductions de très haute qualité, que les musées peuvent acquérir et stocker, économisant au moins le transport retour. Mais le public viendra-t-il pour une simple copie ou une exposition en réalité virtuelle, comme le propose l'Universal Museum of Art (UMA), jeune start-up parisienne qui crée des parcours gratuits et dématérialisés ?

Xavier Bourguine

ÉCOLOGIE

Le lourd bilan carbone de l'art contemporain

Alors que les consciences écologiques s'éveillent dans un nombre grandissant de secteurs, le monde culturel, lui, est loin de s'être mis au vert. Entre transports, gaspillages et bâtiments non conformes, bilan d'un retard devenu gênant.



«Ice Watch», une œuvre de l'artiste danois Olafur Eliasson installée devant le Pompidou de Paris en 2014, durant la COP21. Remuant la question de l'impact carbone du secteur culturel, les blocs de glace transportés depuis le Groenland, qui... — © AFP (10/10/2018/10/18)

Quelle transition écologique pour la culture? C'est à cette interrogation épineuse, mais cruciale, qu'ont tenté de répondre les intervenants d'une **discussion organisée fin novembre au Centre Pompidou**. Une remise en question à laquelle n'échappe pas le champ plus restreint de l'art contemporain.

D'abord, cette simple constatation: monter une exposition consiste toujours à déplacer à travers le globe, le plus souvent par avion, de grandes quantités d'objets, à les installer sur ou entre des murs temporaires construits le plus souvent en MDF bourré de formaldéhyde et peints à l'acrylique, avant de jeter le tout à la benne une fois l'exposition terminée – sauf les œuvres, bien entendu. Comment ce cycle est-il maîtrisé?

Retard colossal

Aujourd'hui, il l'est peu, voire pas. Nous faisons en effet face à «un retard colossal dans le secteur culturel», et ce à une échelle globale, estime Alice Audouin, fondatrice d'**Art of Change 21**, organisation internationale en faveur de l'environnement et du développement durable misant sur la créativité, la pluridisciplinarité et la cocreation. «Le secteur de l'art, ajoute-t-elle, n'est plus dans un rôle de préfiguration du monde de demain, d'anticipation, ni d'accompagnement.»

De fait, l'engagement dans la transition verte fait rarement partie de l'attrail communicationnel des institutions commerciales ou muséales, dont les grandes foires. Si **MCH Group**, maison mère d'**Art Basel**, publie un rapport annuel sur ses activités qui comprend un volet environnemental répertoriant les émissions de CO₂, la consommation énergétique et les différents investissements réalisés, il semble bien seul. La plupart de ses concurrents se contentent au mieux d'organiser çà et là des panels de discussion sur les questions écologiques, et gardent un silence poli sur le reste.

Ingénieurs spécialisés

La situation est à peu près similaire pour les musées ou les centres d'art, l'interprétation de la notion de «développement durable» ne prenant souvent en compte, dans leur cas, que le volet social (parité, inclusion) mais pas environnemental.

Il n'existe par ailleurs encore aucune étude précise sur l'impact global du marché de l'art sur le réchauffement climatique. Et comme l'explique Alice Audouin, si l'on veut évaluer en détail l'impact de la production d'une œuvre, d'une exposition ou du fonctionnement d'une institution, la seule solution consiste à «s'adresser à des ingénieurs spécialisés» pour un bilan carbone ou une analyse de cycle de vie. Encore faut-il savoir vers qui se tourner... En attendant, des calculateurs d'émissions de CO₂ du transport à la fois simples et gratuits peuvent déjà éclairer un secteur qui utilise considérablement l'avion, et l'aider à compenser ses déplacements.

Blocs de glace

Ce flou dans les méthodes d'évaluation est d'ailleurs assez généralisé, comme l'ont montré les polémiques récurrentes qui ont accompagné chaque présentation d'**Ice Watch**, de l'artiste danois Olafur Eliasson. Symbolisant l'urgence de la lutte contre le réchauffement climatique, cette œuvre, qui a connu depuis 2014 trois présentations – dont la dernière, à Londres en décembre, coïncidait avec la semaine de la COP24 –, est constituée de blocs de glace transportés depuis le Groenland, qui fondent pendant la durée de leur présentation publique.

«Ice Watch», une œuvre de l'artiste danois Olafur Eliasson installée devant le pompidou de Paris en 2014, durant la COP21. Remuant la question de l'impact carbone du secteur culturel, les blocs de glace transportés depuis le Groenland, qui... — (CNC/PIERREBORG/AFI)



Si l'empreinte carbone de cette œuvre est loin d'être nulle, que représente-t-elle exactement en regard de celle de n'importe quelle exposition? Et comment la mettre en balance avec l'impact public du message qu'elle véhicule? Difficile de répondre en l'absence d'outils de comparaison, et de culture écologique.

Gaspillage phénoménal

En Suisse romande, les politiques municipales et cantonales en matière de développement durable s'appliquent aux institutions publiques, ou relevant du droit public, dans le cadre de l'Agenda 21. Mais le champ culturel ne fait pas l'objet d'une réflexion spécifique, certaines réglementations pouvant ainsi être en opposition avec les normes internationales de conservation, notamment sur le conditionnement de l'air et les questions d'éclairage.

Les institutions sont par ailleurs peu nombreuses à avoir les moyens d'investir dans des scénographies réutilisables ou dans des matériaux non polluants (quand des alternatives existent, ce qui n'est pas toujours le cas). Comme ailleurs, le gaspillage est phénoménal, même si le recours aux ressources commence à se généraliser. A Genève, l'association **Materium** collecte et valorise ainsi «des matériaux réutilisables destinés à être jetés, en provenance de lieux culturels et entreprises du canton».

Tentation du «greenwashing»

Le problème ne se limite bien entendu pas à la Suisse. «On ne peut pas faire que de l'ultra-local, mais il faut avoir un minimum de conscience éthique. Et c'est à rebours des pratiques actuelles», souligne Hélène Guenin, directrice du **MAMAC de Nice** et ancienne conservatrice du **Centre Pompidou Metz**, qui a réalisé plusieurs expositions ambitieuses autour de la culture de l'écologie, comme *Sublime, Les tremblements du monde* (en 2016, à Metz) et *Cosmogonies* (2018, à Nice).



Vue d'exposition
Cosmogonies, au gré des éléments (9 juin – 16 septembre 2018), MAMAC, Nice. Gini Fata, Terre peinte (1968), Courtesy Anne Marchand et Tanel Mereno, Paris/London. — © Ville de Nice - Adage, Paris 2019

«Hormis quelques opérations ponctuelles, il n'existe pas de réflexion systématique en matière de bonnes pratiques dans le champ de l'art», conclut-elle. On pourra s'étonner ici du décalage qui existe avec certaines industries créatives, qui, de la mode au luxe en passant par les technologies de l'information, semblent avoir pris la mesure de leur impact écologique, tant en termes de pollution que d'émissions carbonées, et cherchent des solutions pour le minimiser. Mais les musées ne relevant pas du domaine marchand, ils sont souvent préservés de la tentation du *greenwashing* (sauf à faire passer la pilule de partenariats problématiques: en 2016, la Tate a dû renoncer au sponsoring de BP, qui durait depuis vingt-six ans).

Vue d'exposition
Cosmogonies, au gré des éléments (9 juin – 16 septembre 2018), MAMAC, Nice. Gini Fata, Terre peinte (1968), Courtesy Anne Marchand et Tanel Mereno, Paris/London. — © Ville de Nice - Adage, Paris 2019



Bâtiments inadaptés

Alors comment expliquer ce retard? Pour Lionel Bovier, directeur du **Mamco** depuis 2016, il est avant tout lié à la position économique du secteur artistique et plus précisément «au manque de moyens, à l'absence d'investissements en ce qui concerne des questions aussi stratégiques que la numérisation, le développement durable ou la réflexion éthique du rôle du musée dans la cité». En conséquence, ces institutions ne peuvent tout simplement pas être «concernées par le lissage «green», à travers l'adhésion à des chartes écologiques, tant elles sont en peine d'assurer leurs missions fondamentales».

Lada Umstätter, conservatrice en chef pour les beaux-arts au **Musée d'art et d'histoire de Genève**, abonde dans ce sens: dans l'attente de la rénovation à venir pour le MAH, «seules des réponses d'urgence sont amenées» et il est impossible de se plier aux réglementations écologiques. Pour elle, la question des bâtiments qui accueillent les institutions artistiques est cruciale: déjà anciens, ou conçus pour d'autres usages que les expositions, ils ne sont souvent adaptés ni aux normes muséales ni à celles du développement durable (notamment en termes d'isolation). Et les procédures de décision politique, spécifiques au contexte suisse, retardent les rénovations.

Symboles et amalgames

Parmi les autres causes, il faut évoquer la mondialisation croissante des pratiques culturelles qui contraste singulièrement avec le localisme de l'engagement écologique, et une certaine frilosité, pour les institutions, à l'idée d'être associées à une forme d'activisme, quand elles préfèrent mettre au premier plan la liberté artistique.

L'approche institutionnelle s'en tient donc le plus souvent au symbolique plutôt qu'à l'opérationnel, avec de grandes expositions thématiques qui perpétuent au passage «une série d'amalgames récurrents entre nature, paysage, environnement et écologie, termes qui finissent par être tous synonymes bien que diamétralement distincts», comme l'explique Bénédicte Ramade, spécialiste de l'art écologique nord-américain.

Spectacularisation de la catastrophe

Quant au marché, la tendance semble toujours à une esthétique post-pop, centrée sur l'objet, ou à une spectacularisation fascinée de la catastrophe, peu propice, là encore, à l'invention de nouveaux modes d'action. L'art écologique n'y est qu'une niche parmi d'autres.

La situation est heureusement en train d'évoluer, lentement mais sûrement. Reste qu'il semble difficile d'envisager une transition écologique de l'art sans une refonte du système institutionnel.

Comme le souligne encore Alice Audouin, les artistes qui s'engagent sur ces sujets déstabilisent les institutions muséales ou commerciales, qu'ils produisent des formes d'art difficiles à monétiser ou qu'ils inventent leurs propres structures transdisciplinaires au croisement de l'art, de la science ou de la technologie. Le format de l'exposition est-il encore pertinent pour rendre compte de ces pratiques? Et comment adapter la production des expositions, qui donne souvent dans le spectaculaire, aux enjeux théoriques qu'elles défendent?

Autant de questions qui se posent, par exemple, devant l'œuvre de Tomás Saraceno, récemment exposée au Palais de Tokyo, qui se présente comme «un écosystème en mouvement». La réflexion sur ces questions s'engage à peine dans le monde de l'art. Mais pour ce qui est du rapport de l'art et de l'écologie, les institutions influentes sont désormais les conférences climat, plus les foires, ni les grands musées.

Maskbook Meets Plastic Punch On A Plastic Beach

By PlasticPunch.org



On the 10th November, Plastic Punch organised another beach cleanup at Coconut Pointe Resort in New Ningo, Ghana, joined by an amazing team of Plastic Punchers who were ready to clean the turtle nesting area, including members of the Maskbook project.

Not only was this day an opportunity to clean the beach and raise awareness of the dangers of plastic, but the day also marked a special collaboration working with Art of Change 21 and the Maskbook Project in Ghana.

Maskbook is an international participatory and artistic project by the association Art of Change 21, launched in 2015 during COP21. Maskbook aims to raise public awareness on air pollution and climate change. With Maskbook the anti-pollution mask is a symbol of pollution, a means of action and a canvas for creation.

The anxiety provoking image of the anti-pollution mask is transformed into an expression of optimism and commitment to the planet. For PlasticPunch this meant highlighting the disturbing threats of plastic pollution for the environment and especially for people who burn their plastics.

The masks were created from materials partly found on the beach and brought from other workshops, but as well recycled and reused.

The 136 young punchers from the New Ningo community and 50 plastic punchers from Accra cleaned the beach and collected about 95kg of waste of which 80% was plastic.

Some plastics on the beach participated in the UN Environment funded Maskbook workshop. Marguerite and Nicholas from France hosted as well as upcycling artist Ruffels workshop making African masks with plastics. There were some amazing creations with strong messages!

At the same time, the beach cleanup carried on. The current season brings a lot of seaweed to the beach, what makes the beach look very different, hiding as well the amount of plastic that is found underneath it. Bottles and pure water are the most common items found, but there was a high variety of plastics on the ground.

During the beach cleanup a small lonely leatherback the young punchers named "Ludy" was found under debris! Plastic Punchers and the children had the opportunity to observe it from close, learn the importance of the species to the marine ecosystem and accompany it to the water for safe release!



Leatherbacks are one of the three species of marine turtles that can be found in Ghana as they come to the Ghanaian coastline to nest. They are the biggest, and their diet is basically jellyfish. That fact makes their role essential in the marine ecosystem as they control the population of the jellyfish species who feed on juvenile fishes. Therefore, the survival of the leatherback is crucial.

With the Beach Cleanup was a success and memorable experience!



DYB - Raising awareness of pollution

The Maskbook project launched by the Art for Change 21 collective is getting people around the world to make a statement against air pollution and climate change with customized pollution masks.



Katowice

Muzeum Śląskie w Katowicach będzie otwarte podczas COP24. I zaprasza na wystawy o naszym środowisku



Muzeum Śląskie w Katowicach, mimo że znajduje się na terenie, gdzie będzie odbywał się Szczyt Klimatyczny ONZ, zostaje otwarte dla zwiedzających. Co więcej, na ten szczególny czas przygotowany został atrakcyjny program korespondujący z tematyką szczytu.

Jednym z wydarzeń jest „Hajta po muzeum”, czyli zwiedzanie wszystkich wystaw stałych. Codziennie od 3 do 16 grudnia (z wyjątkiem poniedziałków) o godz. 16 i 18 odbywa się specjalne oprowadzanie z przewodnikiem po sześciu wystawach stałych Muzeum Śląskiego w języku polskim i angielskim.

To znakomita okazja dla gości z Polski i z zagranicy do poznania znajdujących się w muzeum: bogatej kolekcji polskiej sztuki dawnej i współczesnej, galerii plastyki nieprofesjonalnej, galerii śląskiej sztuki sakralnej, kolekcji scenografii teatralnej i filmowej oraz multimedialnej, interaktywnej wystawy „Światło historii. Główny Śląsk na przestrzeni dziejów”, stanowiącej opowieść o Górnym Śląsku od czasów najdawniejszych do przełomu 1989 r. Oprowadzanie trwa ok. 60 min i stanowi wstęp do zwiedzania indywidualnego. Bilety: 39 zł do zakupu w kasie lub systemie biletowym. Wstąpi wstęp wolny – konieczna jest wcześniejsza rezerwacja. Limit miejsc: 40.

Wystawy czasowe

Jeśli chodzi o wystawy czasowe w Muzeum, są one związane tematycznie ze szczytem klimatycznym. Pierwszą z nich jest „Porozumowajmy o śmieciach” – instalacja autorska Hugona Kowalskiego i Marcina Szczepańskiego (do 27 stycznia, foyer, poziom -2). Twórcy wystawy podejmują próbę poszukiwania nowych, alternatywnych strategii w walce z zalagającą nasze miasta lawiną odpadów i przekonują, że ekologia może iść w parze z projektowaniem architektonicznym. Szczyt Klimatyczny COP24 to dobry moment, aby porozumiewać o tak ważnych kwestiach, jak jakość przestrzeni oraz jej wpływ na naszą planetę i nas samych.

Drugą wystawą czasową nosi tytuł „Ciemna strona węgla” (od 4 do końca grudnia, poziom 0, budynek administracyjny Muzeum Śląskiego). To miniwystawa prezentująca obiekty stworzone z węgla kamiennego jako praca dyplomowa młodych twórców z poznańskiej School of Form. Ma szansę w niekonwencjonalny sposób przybliżyć szerszej publiczności problematykę związaną ze spalaniem węgla. Jest to swoista prowokacja, która ma skłaniać do refleksji i zadawania pytań o wykorzystywanie węgla.

Trzecią ekspozycją jest World Press Photo (do 15 grudnia, poziom -2 obok biblioteki, budynek administracyjny Muzeum Śląskiego), czyli wystawa fotograficzna prezentująca nagrodzone zdjęcia w konkursie World Press Photo. Tematem wystawy przygotowanej wspólnie z Ambasadą Królestwa Niderlandów jest zniszczenie natury przez człowieka. Na wszystkie trzy wystawy wstęp jest wolny.

Spotkania, instalacje, film

Z kolei za tydzień (piątek 7 grudnia, godz. 17.30, Auditorium) w Muzeum Śląskim odbędzie się spotkanie z działaczami organizacji pozarządowych i artystami, zajmującym się kwestiami ochrony środowiska i promującym postawy ekologiczne „Creative people facing global challenges”. Tematem spotkania będzie sposób, w jaki sztuka może wspierać takie postawy. Spotkanie jest współorganizowane przez francuską organizację „Art of change 21”.

Również od piątku 7 grudnia będzie można oglądać w Muzeum Śląskim dwie instalacje wideo: „Ancient Forest Alliance” oraz „Great Reef Barrier”. Drugą z tych prac jest częścią projektu „Antropocen” – multidyscyplinarnego przedsięwzięcia łączącego naukę z różnymi dziedzinami sztuki. Wiąże się on z prowadzonymi od 2009 roku badaniami próbującymi odpowiedzieć na pytanie, czy licząca 12 000 lat epoka holocenu zakończyła się i zastąpiła miejsce antropocenu – epoki zdumionowanej działalności człowieka. Obecnie efekty projektu są prezentowane w Art Gallery of Ontario i w National Gallery of Canada.

Na prezentację składają się filmy dokumentalne, fotografie artystyczne, instalacje wideo wykorzystujące rzeczywistość wirtualną, a także bogaty program edukacyjny. Projekt realizuje interdyscyplinarny zespół prowadzony m.in. przez Nicholas de Penciera i Jennifer Baichwal, którzy będą gościć w Muzeum Śląskim podczas spotkania 8 grudnia o godz. 16.

Certyfikat ekologiczny dla Muzeum Śląskiego

We wtorek (11 grudnia) będzie można obejrzeć film „Śmieciśku” (2016) w reż. Lucy Walker (godz. 18, stołarnia). Film ukazuje realizację przez jednego z największych brazylijskich artystów – Viksa Muniza - jego kolejnego projektu artystycznego na największym na świecie wysypisku śmieci, istniejącym do niedawna w Rio de Janeiro. Artysta przekonywał spacerujących w śmieciach zbieraczy plastiku, szkła czy gumy, żeby mu zaufali, dali mu się poznać, sfotografowali i pomogli stworzyć z odpadów imponujące obrazy nawiązujące do kanonu malarstwa. Co ważne, bohaterowie dokumentu nie pomażą o fiut – chcą, by wódz docenił trudną pracę na wysypisku i zobaczył, jak ich życie na chwilę zmienia się dzięki Vikowi. Film był nominowany do Oscara w kategorii film dokumentalny. Wstęp wolny.

Warto dodać na koniec, że Muzeum Śląskie otrzymało w piątek międzynarodowy certyfikat ekologiczny Green Key. Jest pierwszym muzeum w Polsce, któremu przyznano ten certyfikat.

MASK ART DECRIES AIR POLLUTION, CLIMATE CHANGE

✎ Rosemary Nelson ✎ 13 April 2018



In air pollution masks, a canvass for solutions

Raising awareness about environmental issues like air pollution and climate change is no

easy task. The problems are often slow-moving disasters, compounded by decades of policy choices on issues like whether to invest in mass transit or roads or whether to build coal-fired power plants or other forms of electricity generation.

But a group of international artists and social entrepreneurs working in a collective known as Art of Change 21, have sought to do that in a novel way. The group works to promote environmental and sustainability issues, and during a brainstorming session in 2014, a Chinese artist named Wen Feng came up with an idea.

"She's coming from Beijing and she said, 'we don't have Facebook in China but if we did it would be called Maskbook because everyone wears masks against air pollution,'" says Art of Change 21's Erica Johnson, in an interview with Global Journalist. "It was kind of a joke but it was where the seed for Maskbook started."

The idea was to use air pollution masks as canvases, using objects associated with pollution and transforming them into works of art. Maskbook, as the project is known, displayed a large collection at the 2015 U.N. Climate Change Conference in Paris, the meeting that led to what's become known as the Paris climate agreement.



Maskbook's "Air Mask" by Wen Feng

Since then Art of Change 21 has helped host more than 70 Maskbook workshops across 30 countries that allow participants to share their ideas about pollution and climate change by creating a piece of art on an air pollution mask.



Erica Johnson of Art of Change 21 (courtesy)

The Paris-based Johnson, Maskbook's project director, spoke with Global Journalist's Rosemary Nelson about the continuing project and Art of Change 21's efforts to expand its global reach.

Global Journalist: Explain the idea behind Maskbook.

Johnson: We call it an art action project. It is in one part this collective, global work of art.

Through the Maskbook workshops, participants from all over the world can make a mask. The mask is a canvas for creation where people can use up-cycled waste...and transform this mask into a message for the environment. So there is this global collective. It's also a way to support a community in fighting against climate change.

GJ: What message do you want viewers to take from this?

Johnson: This is a global project so we have people making masks all over the world and proposing their solutions... It's really interesting because we can see different concerns that people have from different countries.

In France it might be more about the food we consume. Where in China it's more about the waste we produce, the harm we do, how to try and curb that and focus on air pollution, as it was in New Delhi as well. It's going to be a different message in Kenya than in Germany.

What we'd like for people to take away from the portrait gallery is not only that this is a positive and creative action for the environment, but you can find similarities because you see the same type of elements coming up on the mask...It's a showcase of different concerns, solutions and talents but also really link people together.

GJ: What's the future of this project?

Johnson: The No. 1 priority is to keep reaching out to different places and to different publics to continue to build this community and enrich it with art and portraits but also with stories and talks about these issues.

It's really like a living and breathing project in constant evolution. We are always looking for ways to evolve, get better and grow our community.



ART & AMP, CULTURE

Maskbook uses art to talk about climate change, air pollution and health

Willibald Rian | posted on 26th January 2018

33 shares



An international art project, Maskbook encourages people to design unique masks, as part of its efforts to raise awareness about pollution and health.

Maskbook, a project led by the non-profit Art of Change 21, was launched during the first conclave of the association which took place at Galilée Lyrique, Paris, in 2014, held just ahead of the COP21, this conclave brought together 21 artists, social entrepreneurs and youth involved in the study of ecological transition who collectively imagined Maskbook. Using the mask as an artwork, Maskbook aims to create awareness about the link between air pollution and climate change.

The creators of Maskbook deem the mask as a symbol that is recognised by cultures around the world and use it to highlight the impact of global warming. Chinese artist and photographer Wen Fang, member of the 2014 conclave of Art of Change 21 and personally affected by the air pollution crisis, humorously thought of the idea for the project: "In China we do not have Facebook, but since we are all wearing masks to protect us against pollution, if we had it, Facebook would be renamed Maskbook!" Wen Fang still plays a major role in the project, she regularly hosts Maskbook workshops throughout Asia. The project is sponsored by the Schneider Electric Foundation and is supported by UN Environment.

Speaking of the use of art to raise awareness, Alice Audouin, Founder and Director of Art of Change 21, remarked: "Art and creation are real stakeholders in the ecological transition. We must bring together art, youth and entrepreneurs in order to encourage sustainable lifestyles. Mobilising everyone's creativity is essential to creating a better future."

Maskbook is an open source project and there are many ways people can take part in it. They can first build a mask through a workshop, or by themselves at home or digitally create it through Maskbook's mobile app. They can then upload their masked portrait on the website which joins the project's online gallery. Another way of getting involved is by becoming an ambassador to organise workshops using tutorials available on Maskbook's app. The portraits are free to use and can be exhibited at galleries, festivals, etc.

Art of Change 21 is working on a Maskbook kit for schools – an initiative by UN Environment to make children join the movement and express themselves on air pollution and climate change. Also in the pipeline is the development of 'Mask-trotter', a new component of the Maskbook project that allows people to act for the environment during their travels while simultaneously opening up the project even to those who live in the most remote regions of the world.

A Mask-trotter is a globetrotter who carries the Maskbook kit, using which they can conduct workshops. During their travels, the Mask-trotter encourages the locals they meet to participate in Maskbook, guiding them through their mask creation, and engaging in an intercultural dialogue on health, air pollution, and climate change.

From Dec 15 to 28, Maskbook was in India. It organised six workshops and exhibitions in Bengaluru and New Delhi while partnering with Jaags, Tata Jagrati Yatra, Samchira, The Indian school, and The Foundation school.

Art can be a powerful medium for raising awareness about pollution and for action. With the possibility of masks becoming ubiquitous on Indian streets, this might as well become a fashion trend! What do you think of this project? Let us know in comments below.



•

ART OF CHANGE 21 •

•

Art of Change 21
57 rue de Bourgogne - 75007 Paris

info@artofchange21.com - maskbook@artofchange21.com

www.artofchange21.com - www.maskbook.org

@artofchange21 #maskbook

